A. NOBLET

LE ROMAN,

COMÉDIE.

Du même auteur.

LE FOLLICULAIRE, comédie en 5 actes, en vers, 3e. *édition*; prix : 3 fr.

PETITS TABLEAUX DE MOEURS, par M. Paul de Kock, auteur de *Sœur Anne*, *Monsieur Dupont* et *Mon voisin Raymond*, etc. 2 vol. in-12; prix 6 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

LE ROMAN,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Alexandre Jean Joseph PAR

M. DE LA VILLE DE MIRMONT.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 22 JUIN 1825.

Seconde Édition.

PRIX : 4 FRANCS.

A PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET ALEXANDRE DUVAL,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N°. 51,
ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUPRÉ, très-riche financier.	M. Michelot.
CHARLES, sonfils.	M. Firmin.
Mme. DORFEUIL, belle-sœur de M. Dupré.	Mme. Touzès.
HENRI, avocat, neveu de M. Dupré et de Mme. Dorfeuil.	M. Armand.
LE BARON DE FORLANGE, lieutenant-général.	M. Baptiste.
Mme. DE ROSBELLE, sa fille.	Mlle. Dupuis.
M. PRÉVAL, ami de la famille Dupré.	M. Devigny.
M. GERMAIN, caissier de M. Dupré.	M. Saint-Aulaire.
M. ROLIN, libraire.	M. Armand-Dailly.
UN DOMESTIQUE.	M. Lafitte.

La scène se passe à Paris, chez M. Dupré.

LE ROMAN,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRÉVAL, seul.

Peste soit du libraire ! il devait nous donner
Une épreuve à midi ; deux heures vont sonner !
Madame de Rosbelle attend, s'impatiente...
Si j'allais ;... mais on vient ; c'est peut-être...

SCÈNE II.

PRÉVAL, Mme. DORFEUIL, HENRI.

HENRI.

Ma tante,
Calmez-vous, écoutez.

Mme. DORFEUIL.

Non ; il faut en finir.

HENRI.

Mais...

Mme. DORFEUIL.

C'en est trop, vous dis-je, on n'y peut plus tenir.

PRÉVAL.

Eh ! bon Dieu, qu'avez-vous ?

Mme. DORFEUIL.

Sa fortune l'enivre ;
Avec lui désormais je ne saurais plus vivre.

HENRI.

Qu'est-ce donc ? Expliquez ce langage étonnant,
Ce trouble...

Mme. DORFEUIL.

Oui, mon beau-frère est un impertinent.

HENRI.

Mon oncle ! y pensez-vous ?

PRÉVAL.

Monsieur Dupré ?

Mme. DORFEUIL.

Lui-même.

HENRI.

Un homme respectable, un parent qui vous aime !
Ah ! ma tante !

Mme. DORFEUIL.

Qui ? lui ! dont l'orgueil protecteur...

HENRI.

De toute sa famille il est le bienfaiteur.

Mme. DORFEUIL.

Eh ! qu'importe ?

HENRI.

Il prit soin d'élever mon enfance ;
Vous-même lui devez quelque reconnaissance.

Mme. DORFEUIL.

Il fait payer trop cher les services qu'il rend.
Il veut, par vanité, paraître bon parent ;

Mais lorsque du public il capte les suffrages,
Il semble que chez lui nous soyons à ses gages.
Jamais le moindre égard; enflé d'un sot orgueil...

HENRI.

Quelles expressions!

PRÉVAL.

Ah! madame Dorfeuil!

HENRI.

Vos plaintes ont sans doute une cause légère.
Convenez-en, toujours le dépit exagère.

Mme. DORFEUIL.

Exagère!... Préval, l'ami de la maison,
Lui qui connaît Dupré, dira si j'ai raison.

PRÉVAL.

Moi?

Mme. DORFEUIL.

Vous; oui, jugez-moi, soyez sans complaisance.

PRÉVAL.

Madame...

Mme. DORFEUIL.

Vous savez quelle est sa suffisance.

PRÉVAL.

Mais...

Mme. DORFEUIL.

Parlez.

PRÉVAL.

En effet, son caractère altier...

HENRI.

Préval!

Mme. DORFEUIL, à Henri.

Vous l'entendez.

PRÉVAL, à part.

De la contrarier
Je me garderais bien.

HENRI.

Mais aujourd'hui, ma tante,
Quelle cause nouvelle ainsi vous mécontente?

Mme. DORFEUIL.

Un trait abominable.

HENRI.

Enfin, expliquez-vous,
De grâce.

Mme. DORFEUIL.

Vous allez partager mon courroux.
Vous le savez, Henri, madame de Rosbelle...

HENRI.

La charmante Amélie! Eh quoi! cette querelle...
Se pourrait-il? serait-ce à son occasion?...

Mme. DORFEUIL.

Écoutez jusqu'au bout.

HENRI.

Oui, mon attention...
Poursuivez... Amélie! ô ciel! que dois-je croire?

Mme. DORFEUIL.

Veuve d'un colonel mort aux champs de la gloire,
Madame de Rosbelle est venue à Paris
Des exploits d'un époux solliciter le prix,
Faire valoir des droits, hélas! trop légitimes!
Avec empressement ici nous l'accueillîmes;
Depuis un an bientôt elle habite avec nous.

HENRI.

Mais enfin cette scène entre mon oncle et vous?

Mme. DORFEUIL.

De notre ancienne amie Amélie est la fille;
Elle a droit aux égards de toute ma famille.

HENRI.

Sans doute; et parmi nous qui pourrait y manquer?

Mme. DORFEUIL.

Votre oncle.

HENRI.

Lui? comment? Daignez vous expliquer.
Il l'aime autant que nous, il la trouve accomplie;
Ses soins...

Mme. DORFEUIL.

Vous allez voir. Le père d'Amélie,
Le baron de Forlange, un ami de vingt ans,
Officier général, et qui, depuis long-temps,
Après avoir servi son pays et son prince,
Vit sans ambition au fond de sa province,
Vient, sans qu'on l'attendît, d'arriver à Paris.

HENRI.

Ce matin, je sais. Mécontent et surpris
Des refus qu'éprouvait madame de Rosbelle,
Lui-même il vient ici solliciter pour elle.

Mme. DORFEUIL.

Justement.

HENRI.

Poursuivez.

Mme. DORFEUIL.

Votre oncle était absent;
Toutefois j'ai pensé qu'il n'était pas décent
De laisser un ami, le père d'Amélie,
Prendre son logement dans une hôtellerie;
J'ai forcé le Baron de rester avec nous.

HENRI.

Eh bien? mon oncle...

Mme. DORFEUIL.

Eh bien, il s'est mis en courroux;
Et, foulant à ses pieds toutes les convenances,
Il a payé mes soins de cent impertinences.

HENRI.

Ciel! que me dites-vous?

Mme. DORFEUIL.

Cela n'a pas de nom;
Des propos offensans pour moi, pour le Baron;
Enfin, et c'est alors que j'ai rompu la glace,
Il a, le croirez-vous? osé me dire en face
Que tout se fait chez lui sans son ordre formel,
Et que de mendians je remplis son hôtel.

HENRI.

De mendians?

Mme. DORFEUIL.

Tel est son terme.

HENRI.

C'est infâme!
Le père d'Amélie!

Mme. DORFEUIL.

Un parent de sa femme!

HENRI.

Et vous avez souffert qu'il osât devant vous...

Mme. DORFEUIL.

Mon indignation....

HENRI.

Non, non, votre courroux
N'a pas, comme il fallait, repoussé cette injure;
Et je vais à l'instant...

Mme. DORFEUIL.

Henri, je vous conjure...

PRÉVAL.

Jeune homme...

Mme. DORFEUIL.

C'est vous perdre.

HENRI.

Ah! je veux...

Mme. DORFEUIL.

Arrêtez !

Songez que votre sort dépend de ses bontés.

PRÉVAL.

En effet.

HENRI.

Insulter le père d'Amélie !

Mme. DORFEUIL.

C'est votre oncle, après tout.

PRÉVAL.

Allons, pas de folie.

Mme. DORFEUIL.

Voulez-vous vous fermer son cœur et sa maison ?
Faire un éclat fâcheux ?

PRÉVAL.

Oui, madame a raison.

HENRI.

Raison ? Vous condamnez la douleur que j'éprouve ?

PRÉVAL.

Moi ?

HENRI.

Vous osez blâmer...

PRÉVAL.

Du tout ; je vous approuve.

Mme. DORFEUIL.

Comment ? vous approuvez...

PRÉVAL.

Non pas.

HENRI.

Non pas ?

PRÉVAL.

Si fait.

Mme. DORFEUIL.

Si fait ?

PRÉVAL.

Ah ! par ma foi, je m'y perds en effet.

HENRI.

Mon oncle, se permettre une pareille offense !

Mme. DORFEUIL.

Eh bien, c'est donc à moi de prendre sa défense.

HENRI.

Vous, qui dans cet instant...

Mme. DORFEUIL.

J'avais tort, j'en convien ;
Et votre emportement me fait rougir du mien.
Oubliez, comme moi, les torts de mon beau-frère.

HENRI.

Ah ! ma tante ! Amélie...

Mme. DORFEUIL.

Oui, voilà le mystère,
Voilà le vrai motif de ces emportemens.
Je soupçonnais déjà vos secrets sentimens ;
Et malgré vous ici votre amour se révèle.

HENRI.

Oui, j'aime, je chéris madame de Rosbelle ;
Je ne m'en cache pas, j'ose le déclarer.
Eh ! qui peut la connaître et ne pas l'adorer?
En elle, on le sait trop, tout séduit, tout enchante,
Ses talens, ses attraits, cette grâce touchante !
Oui, depuis qu'en ces lieux je suis l'heureux témoin...
Que dis-je? mon amour date encor de plus loin !
Vous vous en souvenez, de sa correspondance
Souvent votre amitié me faisait confidence ;
Ah ! ces écrits charmans, ces entretiens si doux
Où sa plume causait librement avec vous,
Ce style ravissant, simple avec élégance,

Tant de naïveté, jointe à tant d'éloquence,
De ses expressions le charme, le bonheur,
Ces mots qu'on cherche en vain et qui partent du cœur,
Tout enivrait mes sens, et préparait mon âme
Au sentiment vainqueur qui pour jamais l'enflamme;
Et lorsqu'en ce séjour Amélie a paru,
Au devant de ses fers aussitôt j'ai couru.
Non, d'un amour plus vrai nul mortel n'est capable.

Mme. DORFEUIL.

Et c'est là ce qui rend votre oncle si coupable.
En effet, un amant doit pour l'objet chéri...

HENRI.

Ma tante, pouvez-vous...

Mme. DORFEUIL.

Écoutez-moi, Henri:
Jugez sans passion un oncle qui vous aime.
Oui, tout à l'heure ici vous le disiez vous-même,
Il est bon, bienfaisant, ses parens ont en lui
Un ami véritable, un généreux appui;
Mais enfin ici-bas chacun a ses faiblesses.
Entouré de flatteurs qu'attirent ses richesses,
Dupré, banquier fameux, vivant avec éclat,
Se croit au moins l'égal des premiers de l'état;
Toute distinction l'importune et l'irrite;
A ses yeux la fortune est le premier mérite;
Du rang, des dignités, il ne fait aucun cas,
Et ne saurait souffrir les titres qu'il n'a pas.
Tel est son caractère. Il n'est donc pas étrange,
Quand j'établis chez lui le baron de Forlange,
Qu'à ce nom de Baron, qui choque son orgueil,
Il m'ait, dans son dépit, fait un mauvais accueil;
Mais la réflexion calmera sa colère.
Il chérit Amélie, en tout il veut lui plaire,

Et changeant, dès ce jour, de langage et de ton,
Il va se faire honneur d'accueillir le Baron.
Soyez prudent, et tout s'arrangera, vous dis-je.

PRÉVAL.

En effet, votre amour, votre intérêt l'exige.
Songez-y; n'allez pas causer quelque malheur.

HENRI.

Oui, j'en conviens, j'ai pris avec trop de chaleur
Un discours.....

Mme. DORFEUIL.

Allons donc! on a bien de la peine
A vous persuader.

HENRI.

Pardon; mais cette scène.....

Mme. DORFEUIL.

Un avocat ainsi crier hors de saison!
Quand on n'est pas en robe, on doit parler raison,
Entendez-vous?

HENRI.

Du moins j'y ferai mon possible.

Mme. DORFEUIL.

Ah ça! notre Amélie est-elle un peu sensible
Aux sentimens.....

HENRI.

C'est trop vous en faire un secret;
Son cœur répond au mien.

Mme. DORFEUIL.

Ah! monsieur le discret!

HENRI.

Mais Amélie et moi nous sommes sans fortune.

Mme. DORFEUIL.

A son neveu, Dupré peut en assurer une.

PRÉVAL.

Il le peut, il le doit.

Mme. DORFEUIL.

Et vous comprenez bien
Que dans vos intérêts je n'épargnerai rien.

SCÈNE III.

Mme. DORFEUIL, CHARLES DUPRÉ, HENRI, PRÉVAL.

CHARLES, derrière le théâtre.

Le sot !

Mme. DORFEUIL.

Quel est ce bruit ?

CHARLES, de même.

Allons, pas de réponse.

HENRI.

C'est mon cousin.

Mme. DORFEUIL.

Lui-même ; et ce fracas l'annonce.

PRÉVAL, à part, en sortant.

Courons chez le libraire.

CHARLES, de même.

Oui, c'est mon tilbury
Que j'avais demandé.

Mme. DORFEUIL.

Mais j'y pense, Henri,
Il est votre rival ; madame de Rosbelle
A fixé son cœur.

HENRI.

Bon ! il court de belle en belle :
Le caprice du jour dirige ses penchans.

CHARLES, entrant en scène.

L'imbécile ! un coupé pour aller à Longchamps !
Ah ! vous voilà, ma tante ?

Mme. DORFEUIL.

Hé, bon Dieu, quel tapage !

CHARLES.

Ce n'est rien; des valets dont le sot bavardage...
Vous avez un chapeau ravissant, sur ma foi.

Mme. DORFEUIL.

Tête folle !

CHARLES, à Henri.

Bonjour, avocat.

Mme. DORFEUIL.

Dites-moi,
Et mes commissions? Vous avez, je l'espère...

CHARLES.

Oui.., demain. A propos, avez-vous vu mon père ?
Je le cherche partout; où diable est-il fourré ?

Mme. DORFEUIL.

(A part.)
Si je l'ai vu? Que trop !

CHARLES.

On le disait rentré.

HENRI.

Il vient de ressortir.

CHARLES.

Justement ! il m'évite !
Il aura, j'en suis sûr, pressenti ma visite;
Il aura deviné qu'il me faut de l'argent.

Mme. DORFEUIL.

Quoi ! toujours...

CHARLES.

Je suis loin, certes, d'être exigeant;
Oh ! je sais me borner quand la raison l'ordonne;
Mais je ne peux pas vivre avec ce qu'il me donne.

HENRI.

Trois mille francs par mois, et demeurant chez lui ?

CHARLES.

Que veux-tu ? Les plaisirs sont si chers aujourd'hui.
D'ailleurs mon père est riche, et je suis fils unique :
Il a des millions ; dès lors il est inique
De ne pas largement pourvoir à mes besoins.

HENRI.

Mon oncle te chérit ; et nous sommes témoins...

CHARLES.

D'accord. A mon égard il est trop économe,
Je le gronde parfois... ; mais c'est un fort brave homme.

Mme. DORFEUIL.

Ah! mon neveu, quel ton !

CHARLES.

Qu'y pouvez-vous blâmer ?

HENRI.

Avec plus de respect il faudrait t'exprimer.

CHARLES.

Du respect ! oui, voilà toujours ce qu'on m'objecte !
Mon père veut qu'on l'aime, et non qu'on le respecte.
Les enfans *respectaient* du temps de nos aïeux,
Et devant leurs parens n'osaient lever les yeux.
Nous avons réformé ce préjugé maussade :
De son fils maintenant un père est camarade.
Tous deux libres, amis, et quelquefois rivaux,
Leurs devoirs sont légers, et leurs droits sont égaux.
Les enfans, après tout, ne sont pas des esclaves ;
La raison, de nos jours, a brisé leurs entraves :
Pour nous plus de rigueur, de contrainte, d'ennui ;
La coupe du plaisir nous enivre aujourd'hui ;

Les liens, les devoirs, n'ont plus rien de sévère;
Et, comme on le craint moins, on aime mieux son père.

HENRI.

Quelle légèreté! Peux-tu parler ainsi?

Mme. DORFEUIL.

Mon frère, en vous gâtant, a fort bien réussi;
Certes, votre morale est tout-à-fait honnête.

CHARLES.

Allez-vous sermonner?

Mme. DORFEUIL.

Il suffit, je m'arrête.

CHARLES.

Que de nos entretiens ce sujet soit banni.

Mme. DORFEUIL.

Charle, avez-vous hier été chez Tortoni?

CHARLES.

Mais un moment.

Mme. DORFEUIL.

Eh bien, à quel taux est la rente?

CHARLES.

Cette matière-là m'est fort indifférente;
Les gens de bourse et moi n'avons rien de commun.

HENRI.

Quoi donc? Y prenez-vous quelque intérêt?

Mme. DORFEUIL.

Aucun...

C'est curiosité... Mais je connais des dames...

HENRI.

Tout le monde s'en mêle, il est vrai; jusqu'aux femmes!
On les voit, se livrant à de hardis trafics,
Jouèr avec fureur sur les effets publics.

Leur humeur maintenant suit le cours de la bourse ;
De leurs secs entretiens c'est l'unique ressource.
Dans nos brillans salons, d'où les plaisirs ont fui,
Quel jargon dans leur bouche entend-on aujourd'hui ?
Fin courant, fin prochain, reports, marchés à terme,
Monsieur achète à prime, et madame vend ferme ;
Et cent autres propos plus baroques encor!
C'est le travers du siècle, on veut, on veut de l'or :
Chacun pour s'enrichir s'expose à l'indigence.
On croirait être encore aux jours de la Régence,
Lorsque ducs et laquais, magistrats et bourgeois,
Se pressaient, confondus, au quartier Quincampoix.
Mais les femmes demeuraient spectatrices ;
A présent, du hasard affrontant les caprices,
Elles vont exposer dans l'antre de Plutus
Leur repos, leur bonheur et souvent leurs vertus.

CHARLES.

Peste ! tu plaides bien !

Mme. DORFEUIL.

Vous êtes satirique.

(A part.)

Saurait-il...

HENRI.

Pardonnez ; mais je suis véridique.

CHARLES.

Ah ! ça, ce tilbury ? Vont-ils donc en finir ?

Mme. DORFEUIL.

Vous allez à Longchamps ?

CHARLES.

Voulez-vous y venir ?

Je vous conduirai.

Mme. DORFEUIL.

Non.

CHARLES.

La matinée est belle.

Décidez-vous.

Mme. DORFEUIL.

J'attends madame de Rosbelle.

CHARLES.

Ah! l'inflexible objet de mes tendres amours!
C'est une ingrate; eh bien, je l'adore toujours.

HENRI.

Tu prends assez gaîment ton parti, ce me semble.

CHARLES.

Il le faut bien. D'ailleurs veux-tu que je ressemble
A ces gens langoureux, qui n'ont d'autre souci...

Mme. DORFEUIL.

Contez-lui tout cela; justement la voici.

SCÈNE IV.

Mme. DORFEUIL, Mme. DE ROSBELLE, CHARLES, HENRI.

Mme. DORFEUIL.

Vous êtes aujourd'hui bien contente, j'espère?

Mme. DE ROSBELLE.

(Saluant Charles et Henri.)

Oui, mon bonheur est grand. Messieurs...

Mme. DORFEUIL.

Et votre père

Sans doute est retiré dans son appartement?
Il doit avoir besoin de repos.

Mme. DE ROSBELLE.

Non, vraiment;

Il est sorti.

Mme. DORFEUIL.

Comment! après un long voyage?
Ayant passé deux nuits?

Mme. DE ROSBELLE.

La fatigue ni l'âge
Ne sauraient l'arrêter. Actif comme à vingt ans,
Prodigue de sa peine, avare de son temps,
Il marche en droite ligne au but qu'il se propose.
Venu pour me servir, il est, je le suppose,
Allé chez le ministre.

Mme. DORFEUIL.

Au moins vos intérêts...

CHARLES.

Ah! ça, moi, je m'oppose aux entretiens secrets.

Mme. DORFEUIL.

Quoi!...

CHARLES.

Vous rendez pour nous madame inaccessible.

Mme. DE ROSBELLE.

En vérité, monsieur...

CHARLES.

Allons, belle insensible,
Ayez quelque pitié du moins des malheureux.

Mme. DE ROSBELLE.

Toujours extravagant!

CHARLES.

Et toujours amoureux.

Mme. DE ROSBELLE.

Oh! je n'en doute pas.

CHARLES.

Vous plaisantez, madame;
Eh bien, vous répondrez tôt ou tard à ma flamme.

Mme. DE ROSBELLE.

Moi?

CHARLES.

Vous. Retenez bien ce que je vous dis là :
Vous m'aimerez un jour.

Mme. DE ROSBELLE.

Je voudrais voir cela.

CHARLES.

Vous le verrez.

Mme. DE ROSBELLE.

D'honneur, on dirait qu'il le pense.

CHARLES.

Oui, des feux si constans auront leur récompense.
Mon plan est tout tracé : je m'attache à vos pas,
Je vous poursuis sans cesse, et ne vous quitte pas;
D'aveux et de sermens c'est peu d'être prodigue,
De soins, d'attentions partout je vous fatigue;
Et vous serez contrainte à couronner ma foi,
Pour vous pouvoir enfin débarrasser de moi.

Mme. DE ROSBELLE.

Le moyen est fort bon...

CHARLES.

Pas si mauvais, peut-être.
Persécutez un cœur, vous en deviendrez maître.
L'amour est aujourd'hui comme la charité,
Il accorde souvent à l'importunité.

UN DOMESTIQUE, à Charles.

Monsieur, votre voiture.

CHARLES.

(A Amélie.)

Il suffit. Je vous quitte...
Riez... c'est fort bien ; mais vous n'en êtes pas quitte.

Mme. DE ROSBELLE.

Est-on plus étourdi ?

CHARLES.

Tu ne sors pas, Henri ?

HENRI.

Une affaire m'occupe, et me retient ici.

Mme. DORFEUIL, à part.

J'entends.

CHARLES.

A la bonne heure.

Mme. DORFEUIL.

Et moi je me ravise.
Je vais avec vous, Charle.

CHARLES.

Agréable surprise !
Venez, venez, ma tante.

Mme. DORFEUIL.

Amélie, au revoir.

CHARLES.

Cousin, je t'établis mon fondé de pouvoir :
Fais ma cour à madame, et plaide bien ma cause.

HENRI.

Je ne te promets rien.

Mme. DORFEUIL.

Bon ! le voilà qui cause,
Au lieu...

CHARLES.

Quand vous voudrez.

Mme. DORFEUIL.

Partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Mme. DE ROSBELLE, HENRI.

Mme. DE ROSBELLE.

Votre cousin
Est plus d'à moitié fou.

HENRI.

Nous sommes seuls, enfin!
Combien il est cruel de toujours se contraindre!
De mon sort en effet j'ai bien droit de me plaindre:
A peine si je puis vous parler un moment.

Mme. DE ROSBELLE.

Mais est-ce ma faute?

HENRI.

Oui. Dans votre appartement,
D'abord, tout le matin vous êtes renfermée;
On ne saurait vous voir.

Mme. DE ROSBELLE.

Je suis accoutumée
A consacrer ce temps à l'étude.

HENRI.

Fort bien!

Mme. DE ROSBELLE.

Et d'ailleurs, vous savez quel tourment est le mien.
Oui, des solliciteurs c'est la commune histoire;
Chaque jour rédiger un placet, un mémoire...
C'est à n'en plus finir.

HENRI.

Soit. Mais du moins, le soir,
Pourquoi me privez-vous du bonheur de vous voir ?
Quand je peux en jouir vous y mettez obstacle.
Hier encore, hier, vous allez au spectacle :
De vous accompagner je réclame l'emploi ;
Mais, non, vous refusez de sortir avec moi ;
Vous choisissez Préval !

Mme. DE ROSBELLE.

Soyez donc raisonnable !
Mettez-vous en ma place ; était-il convenable
D'aller seule avec vous ?

HENRI.

Vos yeux indifférens...

Mme. DE ROSBELLE.

Ah ! c'est une querelle, à ce que je comprends.

HENRI.

J'ai tort : de mes discours pardonnez l'injustice.
Mais pour moi ce mystère est un affreux supplice.
Vous m'aimez, notre hymen ne dépend que de vous ;
Eh bien, consentez donc que je sois votre époux.

Mme. DE ROSBELLE.

Vous le voulez ?

HENRI.

O ciel ! quel destin plus prospère...

Mme. DE ROSBELLE.

Vos désirs sont les miens. Parlez donc à mon père ;
Obtenez son aveu, ma main.....

HENRI.

Je l'obtiendrai,
Il y doit consentir, oui, je le convaincrai ;
Le véritable amour donne tant d'éloquence !

Amélie! Ah! ce mot m'a rendu l'existence!
Vous allez être à moi! le plus tendre lien....

Mme. DE ROSBELLE.

O ciel! j'entends quelqu'un! sortez.

HENRI.

Ne craignez rien;
C'est notre ami Préval, c'est le dépositaire...

SCÈNE VI.

PRÉVAL, Mme. DE ROSBELLE, HENRI.

PRÉVAL, à Amélie.

Il faut que je vous parle un instant.

HENRI.

Du mystère?
Vous avez entre vous toujours quelque secret.

Mme. DE ROSBELLE.

Oh! ce n'est rien.

HENRI.

Je sors; je sais être discret.

Mme. DE ROSBELLE.

Mon Dieu, quel air piqué!

HENRI.

Ma foi, je vous confesse
Que tous ces entretiens alarment ma tendresse;
Et Préval...

Mme. DE ROSBELLE.

Allez-vous être jaloux de lui?

HENRI.

Non; je suis trop heureux pour gronder aujourd'hui.

PRÉVAL.

Eh mais, d'un séducteur n'ai-je pas bien la mine?

HENRI.

Pardon. Mais je vous laisse ; il faut que j'examine
Un procès que mon oncle a commis à mes soins.
Adieu. Dans la journée on vous verra, du moins ?

Mme. DE ROSBELLE.

Ai-je d'autre bonheur que celui de vous plaire ?

HENRI, lui baisant la main.

Chère Amélie !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

PRÉVAL, Mme. DE ROSBELLE.

Mme. DE ROSBELLE.

Eh bien ?

PRÉVAL.

J'ai vu votre libraire.

Mme. DE ROSBELLE.

Enverra-t-il ?

PRÉVAL.

Lui-même il marche sur mes pas.

Mme. DE ROSBELLE.

Monsieur Rolin ?

PRÉVAL.

Sans doute.

Mme. DE ROSBELLE.

O ciel !

PRÉVAL.

Ne craignez pas,
De sa discrétion vous avez eu des preuves.
Il vient vous apporter les dernières épreuves.

Mme. DE ROSBELLE.

Si quelqu'un le rencontre ?

PRÉVAL.

Alors, tout est prévu ;
A tout événement ma prudence a pourvu :
J'ai d'avance à Rolin prescrit ce qu'il doit faire.
C'est à moi seul ici qu'il doit avoir affaire,
Moi qu'il va demander, moi qui le recevrai ;
Enfin, dans tout ceci, moi seul je paraîtrai.

Mme. DE ROSBELLE.

Tant de précautions accusent ma folie !
Pour tromper mes ennuis et ma mélancolie,
Ma plume me prêtait un secours bienfaiteur :
N'était-ce point assez ? Mais devenir auteur !
Mais me faire imprimer ! c'est une inconséquence...
Oui, je me la reproche !

PRÉVAL.

Allons donc, quelle enfance.

Mme. DE ROSBELLE.

Oh ! j'ai tort, je le sens, je ne puis m'abuser.

PRÉVAL.

En ce cas, c'est moi seul qu'il faudrait accuser.
Vous m'avouez un jour que, triste et solitaire,
Au fond du Vivarais, cherchant à vous distraire,
En forme de roman vous aviez rédigé
Les détails d'un procès nouvellement jugé.
Vous me le confiez, je le lis !... Mon suffrage
Ne prouvait rien sans doute en faveur de l'ouvrage ;
Mais deux ou trois amis sont de mon sentiment ;
Rolin, à la lecture, est dans l'enchantement ;
Et dans l'enthousiasme enfin qui le transporte,
Il en offre, comptant, une somme assez forte.

Vous êtes sans fortune, et Paris est coûteux.
Votre embarras présent, votre avenir douteux,
Aux offres de Rolin me font prêter l'oreille,
Et de les accepter c'est moi qui vous conseille;
D'autant qu'il garantit le plus profond secret.
Vous suivez mon avis; votre ouvrage paraît,
Le succès qu'il obtient passe votre espérance;
Les salons, les journaux, Paris, toute la France,
D'une Cottin nouvelle admirent les accens,
Et vous, incognito, vous savourez l'encens.
Ainsi dans ce parti, que la raison approuve,
La gloire, le profit, à la fois tout se trouve;
Vous ne devez qu'à vous un bien-être plus grand;...
Et je ne vois rien là de si désespérant.

Mme. DE ROSBELLE.

Oui, ma première faute est peut-être excusable;
Mais la seconde! allons, je suis impardonnable
D'avoir repris la plume.

PRÉVAL.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?
Vous obtiendrez encore un triomphe complet.
Vous n'avez aucun tort, aucun : il est, vous dis-je,
Des dépenses ici que votre rang exige,
D'autres dont votre cœur vous a fait un devoir;
Et le nouveau roman pouvait seul y pourvoir.

Mme. DE ROSBELLE.

A votre opinion il faut que je me rende.
Mais l'indulgence en vous n'est-elle pas trop grande?
Votre faible s'étend à toute la maison,
Et je vois qu'avec vous tout le monde a raison.
Excusez ma franchise.

PRÉVAL.

Oh! j'en conviens moi-même;

Je suis approbateur par goût et par système.
Je suis garçon, je n'ai ni neveux, ni parens,
Et mon revenu net monte à dix mille francs;
Ayant peu de désirs, et tant d'indépendance,
Je n'ai point à rougir de ma condescendance.
Oui, j'approuve toujours : c'est peut-être un défaut;
Mais il me rend heureux, et c'est ce qu'il me faut.
Contrariez quelqu'un, il le supporte à peine;
Prouvez-lui qu'il a tort, vous encourez sa haine.
L'homme est vain par nature, et les raisons d'autrui
Provoquent son humeur, sans rien gagner sur lui :
De ses affections l'orgueil est le mobile.
Et j'irais disputer, et m'échauffer la bile?
Contredire un ami, souvent hors de propos,
Aliéner son cœur, et troubler mon repos?
Non; je suis dans le monde une route plus sûre;
J'applaudis constamment, jamais je ne censure;
L'avis que l'on exprime est aussitôt le mien;
Tout ce qu'on dit est vrai, tout ce qu'on fait est bien :
Enfin, j'ai tant d'horreur de la moindre querelle,
Qu'au mois d'août, à midi, l'on me dirait qu'il gèle,
Pour ne pas disputer j'en conviendrais, je crois,
Et je m'empresserais de souffler dans mes doigts.

Mme. DE ROSBELLE.

Certes, c'est un peu loin pousser la déférence.
Mais avec moi peut-être...

PRÉVAL.

Ah ! quelle différence !
Pour vous...

(Un domestique paraît.)

Mme. DE ROSBELLE, au domestique.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur qui ne dit pas son nom,
Et qui voudrait parler à monsieur Préval.

PRÉVAL.

Bon.

(Le domestique sort.)

Faites entrer. C'est lui, Rolin, votre libraire.

Mme. DE ROSBELLE

Le sort en est jeté, terminons cette affaire.

SCÈNE VIII.

PRÉVAL, Mme. DE ROSBELLE, ROLIN.

ROLIN.

Belle dame, je suis votre humble serviteur.

Mme. DE ROSBELLE.

Bonjour, monsieur Rolin, bonjour.

ROLIN.

Sur mon honneur,
Avoir autant d'esprit quand on est si jolie,
C'est un scandale affreux.

Mme. DE ROSBELLE.

Venons, je vous supplie,
A l'objet important qui vous amène ici.

ROLIN.

Aux éloges pourquoi vous dérober ainsi ?
Mais, avant tout, daignez agréer cet hommage.

(Il lui présente quatre volumes élégamment reliés.)

Mme. DE ROSBELLE.

Qu'est-ce donc, s'il vous plaît ?

ROLIN.

Votre premier ouvrage,
Louise et Ferdinand, cinquième édition.

Mme. DE ROSBELLE.

Ah! je vous sais bon gré de cette attention.

ROLIN.

J'ai fait, exprès pour vous, tirer cet exemplaire.
Format, papier, gravure, enfin tout doit vous plaire;
Je n'occupe jamais que des gens à talent...
En artistes, du moins.

Mme. DE ROSBELLE.

Vous êtes trop galant.
La reliure est d'un goût, d'une magnificence!

(Elle donne les livres à Préval, qui, après les avoir examinés, les pose sur une table.)

ROLIN.

C'est un faible tribut de ma reconnaissance.
Pour moi, votre roman est une mine d'or:
J'en ai vendu cinq mille, on en demande encor.

Mme. DE ROSBELLE.

J'aime à voir qu'avec moi vous fassiez vos affaires.

ROLIN.

Il est juste, en effet, que les pauvres libraires
Trouvent de temps en temps à se dédommager;
Car tout n'est pas profit, on court plus d'un danger;
Nos marchés, bien souvent, ont de tristes issues.
Et puis, tous ces auteurs sont autant de sangsues;
De notre bénéfice ils pompent le plus clair,
Et bientôt avec nous voudront aller de pair...
Oui, madame, avec nous, nous qui les faisons vivre!
Car, ainsi qu'un habit, nous commandons un livre;
Et ces littérateurs, si vains et si jaloux,
Ce sont des ouvriers qui travaillent pour nous;
Pas autre chose.

Mme. DE ROSBELLE.

Oui-dà?

ROLIN.

J'en excepte les dames;
Le feu de leurs écrits est puisé dans leurs âmes;
De plaire, de charmer vous possédez le don.

Mme. DE ROSBELLE.

Mon cher monsieur Rolin, il est tard.

ROLIN.

Ah! pardon!
En faveur du beau sexe alors qu'il faut des preuves,
Oh! moi... Mais il suffit, et voici vos épreuves.

Mme. DE ROSBELLE.

Est-ce tout?

ROLIN.

Mon Dieu, non : j'en suis désespéré.
Reste une feuille encor; mais je vous l'enverrai
Par un de mes commis.

PRÉVAL.

Non; de peur de surprise,
Ou que votre commis fasse quelque méprise,
Ce sera moi tantôt qui passerai chez vous.

Mme. DE ROSBELLE, à Préval.

Que de soins vous prenez!

PRÉVAL.

Croyez qu'ils me sont doux!

ROLIN.

Tout comme il vous plaira. Je vais à l'instant même
Ordonner... A propos! et la lettre vingtième
Que vous vouliez refaire?

Mme. DE ROSBELLE.

Oui, je vais la revoir;
Elle est presque achevée, et vous l'aurez ce soir.

ROLIN.

J'y compte.

PRÉVAL.

Je vous suis ; il est bien, ce me semble
Pour bannir tout soupçon, que nous sortions ensemble.

Mme. DE ROSBELLE.

Et moi, votre ouvrier, je vais, sous mes verroux,
Me procurer l'honneur de travailler pour vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, PRÉVAL.

DUPRÉ.

Eh bien, ma belle-sœur est-elle encor fâchée ?
D'un mot dit au hasard d'abord effarouchée,
Elle m'a menacé de quitter la maison.

PRÉVAL.

Elle n'y pense plus.

DUPRÉ.

C'est qu'elle avait raison.

PRÉVAL.

Vraiment ?

DUPRÉ.

Oui ; je suis vif, quelquefois je m'emporte...

PRÉVAL.

J'en conviens ; mais bientôt vous revenez.

DUPRÉ.

N'importe.

Et, tenez, je vous parle avec sincérité,
Je ne sais plus souffrir la contrariété ;
J'entre en courroux, Préval, sitôt qu'on me résiste.

PRÉVAL.

C'est assez naturel.

DUPRÉ.

En effet; il existe
Des gens dont la richesse et l'immense crédit
Mériteraient...

PRÉVAL.

Voilà ce que j'ai toujours dit.

DUPRÉ.

La fortune a des droits qu'on devrait reconnaître.

PRÉVAL.

D'accord.

DUPRÉ.

Quand on est riche, on peut parler en maître.

PRÉVAL.

Parbleu!

DUPRÉ.

L'argent est seul une réalité;
Seul il doit parmi nous rompre l'égalité.

PRÉVAL.

Cette observation est juste et sans réplique.

DUPRÉ.

Je dis plus, avec vous franchement je m'explique,
Notre gouvernement est fort mal entendu;
Les gens riches n'ont pas le rang qui leur est dû:
Car enfin, de l'état nous sommes les arbitres.
Ce n'est pas que je tienne aux dignités, aux titres;
Mais à tous ces honneurs, frivoles, j'en conviens,
Qui peut avoir des droits mieux fondés que les miens?
J'ai, moi, touchant à peine au midi de ma vie,
Acquis des millions; il faut plus de génie,
Certes, pour obtenir un pareil résultat
Que pour être préfet, ou conseiller d'État.

PRÉVAL.

Cent fois plus !

DUPRÉ.

On devrait, sans égard, sans faiblesse,
Régler, d'après les biens, le rang et la noblesse.

PRÉVAL.

Cette noblesse-là serait de bon aloi.

DUPRÉ.

C'est aux mœurs d'une époque à réformer la loi.
Aujourd'hui c'est l'argent surtout qu'on apprécie;
On ne reconnaît plus d'autre aristocratie.
Gentilshommes, savans, gens d'honneur, beaux-esprits,
Dès qu'ils n'ont pas d'argent, tombent dans le mépris;
L'argent fait le mérite et procure l'estime.
Aussi pour en avoir tout semble légitime:
On déserte pour lui le chemin du devoir;
Il donne des flatteurs aux agens du pouvoir,
Des hommes les plus purs il ébranle les âmes,
Et fait évanouir les scrupules des femmes.

PRÉVAL.

Eh quoi! vous penseriez...

DUPRÉ.

En attaquant un cœur,
Lorsqu'on a ma fortune, on est toujours vainqueur.

PRÉVAL.

Ah !....

DUPRÉ.

Plaît-il ?

PRÉVAL.

Oui, Boileau dit que, parmi les belles,
Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.

DUPRÉ.

Et Boileau dit fort bien.

PRÉVAL.

Ces imputations
Souffrent, vous l'avouerez, quelques exceptions ?

DUPRÉ.

Bah !

PRÉVAL.

Par exemple ici, madame de Rosbelle...

DUPRÉ.

Est charmante ! Oui, Préval ! oui, j'aime à parler d'elle.
Mais convenez aussi qu'on n'a pas plus d'attraits ;
L'esprit, le sentiment, animent tous ses traits ;
On ne peut de sang-froid ni la voir, ni l'entendre.
Au sort le plus brillant elle a droit de prétendre ;
Et je ne sais personne à la ville, à la cour,
Qui ne dût s'honorer d'obtenir son amour.

PRÉVAL.

Je lui rends, comme vous, une justice entière.
Elle est parfaite.

DUPRÉ.

Moi, je la crois un peu fière.

PRÉVAL.

Peut-être bien un peu.

DUPRÉ.

Dites-moi franchement,
Soupçonnez-vous son cœur de quelque attachement ?

PRÉVAL.

Ma foi...

DUPRÉ.

Non, n'est-ce pas ?

PRÉVAL.

Mais je ne puis connaître...

DUPRÉ.

Non, non, il n'en est rien; cela ne saurait être.
Nul de ses soupirans n'a pu l'intéresser.

PRÉVAL.

Et son prochain départ va l'en débarrasser.

DUPRÉ.

Son départ?

PRÉVAL.

Son départ.

DUPRÉ.

Eh quoi! nous quitte-t-elle?

PRÉVAL.

Je le suppose, au moins.

DUPRÉ.

Madame de Rosbelle?

PRÉVAL.

Elle-même.

DUPRÉ.

En ces lieux je prétends l'arrêter.
Au fond d'une province elle irait végéter!
A de fades plaisirs abandonner son âme!
Sa place est parmi nous, et Paris la réclame;
Paris, centre du goût et de l'urbanité,
Est l'unique séjour digne de la beauté.

PRÉVAL.

Depuis un an, sans doute, elle en a fait l'épreuve;
Mais le devoir...

DUPRÉ.

Comment? elle est libre, elle est veuve;
Rien à fuir les plaisirs ne la peut condamner.

PRÉVAL.

Son père cependant compte la remmener.

DUPRÉ.

Son père ! Dans Paris que diable vient-il faire ?
De sa présence ici nous avions bien affaire !

PRÉVAL.

Vous savez les motifs...

DUPRÉ.

Je vous le dis, Préval,
Ces gens titrés et moi nous accordons fort mal.
Je hais tout privilége, et trouve ridicule
De leurs noms allongés la noble particule.
Il leur faut des respects et des distinctions ;
Ils fatiguent chacun de leurs prétentions :
Pour moi, leur seul aspect me choque et m'importune.

PRÉVAL.

Et d'ailleurs la plupart sont des gens sans fortune.

DUPRÉ.

Et chez eux ! c'est bien pis ! une hauteur, un ton...
Qu'est-ce ?

PRÉVAL.

Votre caissier, monsieur Germain.

SCÈNE II.

GERMAIN, DUPRÉ, PRÉVAL.

DUPRÉ.

C'est bon.

(A Préval.)

Despotes, durs...

GERMAIN.

Monsieur...

DUPRÉ, à Germain.

Tout à l'heure ; silence.

(A Préval.)

Pour leurs subordonnés ils sont d'une insolence !...

GERMAIN.

Je venais vous soumettre...

DUPRÉ, à Germain.

Approchez ce fauteuil.

(A Préval.)

Vous n'imaginez pas jusqu'où va leur orgueil.

GERMAIN.

J'aurai fini d'abord ; si vous voulez m'entendre...

DUPRÉ.

Je vous trouve plaisant ! Vous pouvez bien attendre ?

GERMAIN.

Mais l'heure du courrier...

DUPRÉ.

Je vous paye, et je crois...

GERMAIN.

Un commis, aux égards comme un autre a des droits.
Vous ne traiteriez pas un valet de la sorte :
De chez vous à l'instant trouvez bon que je sorte.

DUPRÉ.

Pardon, mon cher ami... Je suis fâché vraiment...
C'est que vous m'avez pris dans un mauvais moment.

GERMAIN.

M'humilier !... Tenez, s'il faut ne rien vous taire,
Vous changez tous les jours, monsieur, de caractère :
Vous devenez trop riche.

DUPRÉ.

Allons, mon cher Germain,
Excusez mon humeur, et donnez-moi la main.

GERMAIN.

Croyez-en mes avis, je parle en conscience.

DUPRÉ.

J'ai tort, j'ai cent fois tort. Avec impatience
Sur les travers des grands ici je m'expliquais,
Et leur ton m'a gagné quand je le critiquais.
Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas? sans rancune?

GERMAIN.

Puis-je avec vous jamais en conserver aucune?
Tout est oublié.

DUPRÉ.

Moi, je veux m'en souvenir.

PRÉVAL, à part.

Son cœur est excellent, il faut en convenir.

DUPRÉ, à Germain.

Ah! ça, n'aviez-vous pas quelque chose à me dire?

PRÉVAL.

Vous êtes en affaire, adieu, je me retire.

DUPRÉ.

Vous dînez avec nous, Préval?

PRÉVAL.

Je tâcherai.

DUPRÉ

Oh! je compte sur vous.

PRÉVAL.

Adieu, mon cher Dupré.

(Il sort.)

SCÈNE III.

GERMAIN, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Voyons.

GERMAIN.

Voici d'abord votre correspondance.

DUPRÉ (1).

Ah ! donnez. Je connais, Germain, votre prudence,
Je signe aveuglément.

(Il se met à une table, et signe ses lettres.)

Parlez, parlez toujours ;
J'écoute en signant.

GERMAIN.

Soit.

(Après avoir consulté son memento.)

La comtesse des Tours
Vous propose, monsieur, de choisir des arbitres.

DUPRÉ.

Devant les tribunaux je produirai mes titres.
J'ai remis à Henri les pièces du procès ;
Ses talens et mon droit m'assurent du succès.

GERMAIN.

On le dit fort habile, et sa délicatesse...

DUPRÉ.

Un accommodement avec une comtesse !

GERMAIN.

Pourtant...

DUPRÉ.

Je n'entends rien. Ses vœux sont superflus ;
Nous plaiderons, morbleu.

(1) Ici Dupré prend la droite du théâtre.

GERMAIN.

Monsieur...

DUPRÉ.

N'en parlons plus.

Poursuivez.

GERMAIN.

A propos, j'oubliais cette lettre.
Je voulais, en entrant, d'abord vous la remettre;
Mais notre différent a troublé mon esprit.

DUPRÉ.

Eh bien! qu'annonce-t-elle? et qu'est-ce qu'on m'écrit?

GERMAIN.

Je ne vous dirai pas; je ne l'ai point ouverte.
Elle est pour vous seul.

DUPRÉ, après avoir lu.

Oui?

GERMAIN.

Qui vous fait rire?

DUPRÉ.

Certe,

Ce n'est pas sans motif.

GERMAIN.

Daignez me confier...

DUPRÉ.

L'auriez-vous cru, Germain, on veut me marier.

GERMAIN.

Vous?

DUPRÉ.

Lisez; c'est d'Arthur.

GERMAIN, après avoir lu.

Mais, excellente affaire!

Si ce qu'il dit est vrai, vous ne sauriez mieux faire.
Des charmes, des vertus, un million de dot...
A votre place, moi je le prendrais au mot.

DUPRÉ.

Quoi! Germain, contracter un nouveau mariage?

GERMAIN.

Sans doute. Voulez-vous rester veuf à votre âge?
A quarante ans?

DUPRÉ.

Eh bien, c'est mon projet.

GERMAIN.

Pourquoi?

DUPRÉ.

L'intérêt de mon fils m'en impose la loi.
Il est l'unique objet de toute ma tendresse.
Peut-être, de mon cœur se rendant la maîtresse.
Une épouse, avec art s'assurant mon appui,
Affaiblirait bientôt l'amour que j'ai pour lui.
Figurez-vous alors les aigreurs, les querelles,
Des accusations, des plaintes éternelles...
Non, Germain, non; je tiens à ma tranquillité.
D'ailleurs, que manque-t-il à ma félicité?
Je puis me procurer tous les biens de la vie;
A les goûter encor mon âge me convie.
Mon fils est mon ami; j'ai toujours évité
Le ton grave d'un père et sa sévérité;
Affranchi des devoirs à l'amitié contraires,
Il marche à mes côtés, et nous vivons en frères;
Je veille à son bonheur, je préviens ses désirs;
Presque du même pas nous suivons les plaisirs.
Et j'irais immoler mes goûts, mes habitudes?
Vivre au milieu des soins et des sollicitudes?
Non; et, puisqu'être heureux est le premier devoir,

A moins d'événemens que je ne peux prévoir,
Évitant à jamais le joug du mariage,
Je prétends savourer les douceurs du veuvage.

GERMAIN.

Renoncer au beau sexe ! Ah ! sans vous offenser...

DUPRÉ.

Eh ! qui vous dit, Germain, que j'y veux renoncer?
Ne le supposez pas : je suis homme et sensible,
Ce sacrifice-là me serait impossible.
Que dis-je? En ce moment un objet enchanteur
Captive ma pensée et subjugue mon cœur.
Si j'osais m'expliquer ! Si mes soins, ma constance...
Mais ce sujet n'est pas de votre compétence;
Je dois, vous épargnant de semblables discours,
Vous parler de ma caisse, et non de mes amours.
Achevez.

GERMAIN, après avoir consulté son memento.

Voulez-vous sur Londre et la Hollande
Procurer à Lambert le papier qu'il demande ?

DUPRÉ.

Allons donc ! rechercher un si mince profit !
Un homme comme moi ! non, mon cher.

GERMAIN.

Il suffit.

DUPRÉ.

Faites mieux : opérez pour vous; l'affaire est sûre,
Et je vous prêterai, Germain, ma signature.

GERMAIN.

Ce bienfait...

DUPRÉ.

Est tout simple. Achevez.

GERMAIN.

Je ne puis
Exprimer...

DUPRÉ.

Voulez-vous me fâcher ?

GERMAIN.

Je poursuis.

(Il consulte son memento.)

[ne commission vous invite à souscrire.
?est pour un monument...

DUPRÉ.

Qui ? moi ? vous voulez rire.
)n ne voit aujourd'hui que faiseurs de projets
)ui savent exploiter nos douleurs, nos succès,
'eindre de beaux transports pour exciter les nôtres,
;t se faire valoir avec l'argent des autres.
e n'encourage point de tels spéculateurs.

GERMAIN, ployant un papier pour le mettre dans sa poche.

'assons.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous là ?

GERMAIN.

Le nom des souscripteurs.

DUPRÉ.

'oyons un peu. Comment ! le duc de Sombreville
ouscrit pour mille francs !... Souscrivez pour trois mille.

GERMAIN, prenant note (1).

Trois mille francs.

DUPRÉ.

Ce duc est d'une vanité !
'artout au premier rang il veut être cité !...
Non, non, monsieur le duc, à vos vœux je m'oppose ;
Après moi, s'il vous plaît. Avons-nous autre chose ?

(1) Ici Germain reprend la droite du théâtre.

GERMAIN.

Oh! le plus important, l'affaire de Francfort.

DUPRÉ.

En effet, oui, l'emprunt pour cette cour du Nord.

GERMAIN.

Voilà ce qui s'appelle une affaire superbe.

DUPRÉ.

C'est un prince qui veut manger son bled en herbe :
Tout comme il lui plaira.

GERMAIN.

Sur les conditions
Avez-vous rédigé vos observations?

DUPRÉ.

Il n'en est pas besoin, je n'en ai point à faire,
Et le projet en tout a dû me satisfaire.

GERMAIN.

Alors je vais répondre, et mander....

DUPRÉ.

Un instant;
Il reste à convenir d'un point fort important.
Le prince qui réclame ainsi notre assistance,
D'un voisin redoutable a lassé la constance.
Une guerre, dit-on, menace ses États ;
Ces chocs de souverains ne me conviennent pas.
Je prétends m'éclaircir, et, sur ce bruit sinistre,
Faire, avant de conclure, expliquer son ministre.

GERMAIN.

Comment!...

DUPRÉ.

Répondez donc : Que nous voulons d'abord
Qu'entre les Souverains il ménage un accord.
Leurs griefs ou leurs droits ne nous importent guère,
Mais dans notre intérêt il ne faut point de guerre;

Nous exigeons la paix, c'est un besoin urgent;
Sans cette garantie on n'aura pas d'argent.
Quand vous aurez écrit, je reverrai la lettre.

GERMAIN.

Écrire sur ce ton! oser se le permettre!
Un Ministre, Monsieur!...

DUPRÉ.

N'est rien auprès de nous;
Et celui-là, d'ailleurs, est complaisant et doux.
Vous verrez qu'avec zèle à mes vœux il se prête....
L'emprunt doit contenir une clause secrète.

GERMAIN.

Eh quoi....

DUPRÉ.

Notre pouvoir peut-être vous surprend?
Moi-même quelquefois il me semble trop grand,
Je l'avoue; oui, bientôt il faudra qu'on le craigne:
Les Rois sont sur le trône et c'est l'argent qui règne.

SCÈNE IV.

GERMAIN, DUPRÉ, CHARLES.

CHARLES.

Ah! je te trouve enfin!... Germain est avec toi?

(A Germain qui veut sortir.)

Tant mieux. Restez, mon cher.

DUPRÉ.

Que veux-tu donc de moi?
Est-ce quelques plaisirs encor qu'on nous propose?
Un concert? un souper?

CHARLES.

Non, c'est tout autre chose.

DUPRÉ.

Es-tu content, dis-moi, de ton nouveau cheval?

CHARLES.

Oui.

DUPRÉ.

Tu sais qu'Aglaé doit nous donner un bal ?
Tout Paris y sera ; son bien qu'elle dissipe...

CHARLES.

Je n'irai pas.

DUPRÉ.

Pourquoi ?

CHARLES.

Bah ! je l'ai prise en grippe.

DUPRÉ.

Elle, dont je t'ai vu le galant chevalier ?

CHARLES.

Je ne peux la souffrir, depuis un mois entier.

DUPRÉ.

Comment ?

CHARLES.

Chez elle, un jour que je la trouvai seule...

DUPRÉ.

Ah ! fripon !

CHARLES.

Non, ma foi ; non, c'est une bégueule :
Je crus qu'à ses côtés je périrais d'ennui.
Laissons cela. Je viens réclamer ton appui.
Ma bourse est aujourd'hui d'une maigreur extrême,
Et tu vas l'arrondir.

DUPRÉ.

C'est tous les jours de même.
Ta pension suffit, je ne peux l'augmenter ;
Sois économe.

CHARLES.

Ah ! ça, tu veux donc plaisanter ?
Économe ? Quel est ce langage bizarre ?

Est-ce que par hasard tu deviendrais avare ?
Fi ! le vilain défaut !

DUPRÉ.

On a de l'ordre, au moins.
Les caprices d'un fou ne sont pas des besoins.
A tout ta pension peut fort bien satisfaire :
Tu me ruinerais si je te laissais faire.

CHARLES.

Fi ! te dis-je. On croirait, à de pareils avis,
Entendre un boutiquier du faubourg Saint-Denis.
De quoi peux-tu te plaindre, enfin ? tout se compense :
Tu gagnes de l'argent, et moi je le dépense.
C'est dans l'ordre.

DUPRÉ.

Il se peut ; mais je n'ai pas d'argent.

CHARLES.

Tu me refuses ?

DUPRÉ.

Oui.

CHARLES.

Mon besoin est urgent.

DUPRÉ.

D'accord.

CHARLES.

Aux usuriers j'aurai recours.

DUPRÉ.

Sornettes !

CHARLES.

Eh bien ! à la bonne heure ! et je ferai des dettes !

DUPRÉ.

Fais-en.

CHARLES.

Tu les paîras.

DUPRÉ.

Je ne les paîrai pas.

CHARLES.

Oh! que si!

DUPRÉ.

Non, vraiment.

CHARLES.

Nous verrons.

DUPRÉ.

Tu verras.

CHARLES.

Ton cœur sera touché.

DUPRÉ.

J'aurai de l'énergie.

CHARLES.

Tu me laisseras mettre à Sainte-Pélagie?

DUPRÉ.

Je t'y laisserai mettre.

CHARLES.

Allons!

DUPRÉ.

Essaye un peu.

CHARLES.

Ton fils?

DUPRÉ.

Mon fils.

CHARLES.

Bah! bah!

DUPRÉ.

Ceci n'est point un jeu.

CHARLES.

Quoi! d'un trait aussi noir tu te rendrais coupable?
C'est une atrocité!

DUPRÉ.

Dont je suis très-capable.

CHARLES.

Eh bien ! puisque sur toi la raison ne peut rien,
De te désespérer je sais un bon moyen.
Ton orgueil avec moi trouvait toujours son compte,
Je te faisais honneur.... Je veux te faire honte.
J'aurai des vêtemens mesquins, de mauvais goût,
Dans un fiacre, en plein jour, je paraîtrai partout,
Au spectacle jamais je n'irai qu'au parterre,
Je fuirai mes amis, je vivrai solitaire !...
Ce changement subit, on voudra l'expliquer ;
On dira que de tout tu me laisses manquer ;
Et dans huit jours au plus, chacun, je le parie,
Sera persuadé de ta lésinerie.

DUPRÉ.

Il a perdu l'esprit !

CHARLES.

Sois raisonnable ; allons,
Ne deviens pas ainsi la fable des salons.
Songes-y, tu me dois bien plus que tu ne penses ;
Ta réputation s'accroît par mes dépenses.
J'ai des chevaux de prix ? Mais quel affront pour toi
Qu'un Duc ou qu'un Marquis fût mieux monté que moi !
Sur mes brillans rivaux quand j'obtiens la victoire,
Mes voitures, mon train, concourent à ta gloire ;
C'est pour te faire honneur, pour illustrer ton nom,
Que j'invente la mode, et dicte le bon ton.
Pour ma mise et mon goût partout on me renomme.
On demande souvent : « Quel est donc ce jeune homme ?
» — Lequel ? — Là, devant vous, ce joli cavalier ?
» — C'est le fils de Dupré. — De Dupré le banquier ?
» — Oui. — Jeune homme charmant ! fortune colossale ! »
Et ton nom aussitôt parcourt toute la salle.
Que diable ! c'est flatteur ; on doit payer cela.

DUPRÉ.

Est-il un étourdi pareil à celui-là ?
Qu'en dites-vous, Germain ?

GERMAIN.

Mais je dis qu'à son âge
Peut-être bien, monsieur, vous n'étiez pas plus sage.

CHARLES.

C'est parler comme il faut ; car encore aujourd'hui....

DUPRÉ.

Vous me conseillez donc d'avoir pitié de lui ?

GERMAIN.

Sans doute ; et je fais plus, monsieur, je vous en presse.

CHARLES.

Vous êtes mon sauveur !

DUPRÉ.

Allez donc à la caisse ;
Nous vous joindrons tous deux, Germain, dans un instant.

(Germain sort.)

SCÈNE V.

DUPRÉ, CHARLES.

CHARLES.

Victoire !

DUPRÉ.

Écoute-moi. Je ne suis pas content.

CHARLES.

Vas-tu recommencer ?

DUPRÉ.

Non. Tes dépenses folles,
Tes plus beaux jours perdus en des plaisirs frivoles ;
J'excuse ces erreurs, qui m'affligent pourtant ;
Mais il s'agit d'un tort beaucoup plus important.

CHARLES.

Eh! bon Dieu! qu'est-ce donc? Où tend ce préambule?

DUPRÉ.

Je ne suis ni pédant, ni censeur ridicule,
Quand il en est besoin je sais fermer les yeux;
Mais il est des écarts trop grands, trop sérieux....

CHARLES.

Au fait; voyons, quel crime échauffe ainsi ton zèle?

DUPRÉ.

Votre conduite envers madame de Rosbelle....

CHARLES.

Ma conduite? Comment....

DUPRÉ.

Ces soins passionnés;
Ce ridicule amour dont vous l'importunez,
Aux discours du public déjà donnent matière;
Vous la compromettez d'une étrange manière;
Il en est temps, cessez de troubler son repos.

CHARLES.

Eh! faut-il du public écouter les propos?

DUPRÉ.

Il est de mon devoir, lorsque mon fils s'oublie....

CHARLES.

Tu ne peux m'empêcher d'adorer Amélie.

DUPRÉ.

Adorer!

CHARLES.

Je le dois; c'est le moindre tribut....

DUPRÉ.

Enfin, qu'espérez-vous? et quel est votre but?

CHARLES.

Mon but.... est de l'aimer, de lui plaire.

DUPRÉ.

À ton âge ?
Enfant ! tu ne saurais songer au mariage.

CHARLES.

Je n'y songe pas.

DUPRÉ.

Quoi ! vos projets scandaleux....

CHARLES.

D'honneur, je ne te vis jamais si scrupuleux.
Madame de Rosbelle est d'âge à se conduire ;
Elle se défendra si je veux la séduire.
Tu prends à son honneur un bien tendre intérêt.

DUPRÉ.

Ce ton léger...

CHARLES.

Allons, ne fais pas le discret.
As-tu quelque dessein ?

DUPRÉ.

Quand je vous représente...

CHARLES.

Cette rivalité serait, ma foi, plaisante.
Comment ! à quarante ans disputer contre moi !
Et si tu l'emportais, quel triomphe pour toi !

DUPRÉ.

Finissons, s'il vous plaît ; un tel discours m'offense,
Et d'ajouter un mot je vous fais la défense.

CHARLES.

On ne peut avec toi plaisanter un moment ;
Tu te fâches d'abord.

DUPRÉ.

Me fâcher ?... Nullement.

Mais tu dois respecter madame de Rosbelle,
Et ne plus te permettre....

CHARLES.

On vient, j'entends... C'est elle.

SCÈNE VI.

Mme. DE ROSBELLE, DUPRÉ, CHARLES.

Mme. DE ROSBELLE.

Ah! pardon!

DUPRÉ.

Demeurez. Pourquoi nous fuir ainsi?

Mme. DE ROSBELLE.

C'est madame Dorfeuil que je cherchais ici.

DUPRÉ.

Ma sœur?

Mme. DE ROSBELLE.

Avec monsieur n'est-elle pas rentrée?

DUPRÉ.

Je l'ignore.

CHARLES.

A Longchamps ma tante est demeurée;
Madame Doligny doit nous la ramener.
Pour moi, que loin de vous rien ne peut enchaîner...

DUPRÉ.

Mais à propos, Germain nous attend à la caisse.
Va toujours, je te suis.

CHARLES.

Quoi! mon père...

DUPRÉ.

Eh bien! qu'est-ce?

N'as-tu pas entendu?

CHARLES.

Je conçois ton projet,
De cet ordre subit je vois quel est l'objet;
Mais tu prétends en vain éloigner de mon âme...

DUPRÉ.

Silence.

CHARLES.

Malgré toi je parlerai. Madame,
Mon père me défend de vous faire ma cour,
De vous offrir mes vœux, de vous parler d'amour;
Mais, en dépit de lui, je vous répète encore
Que vous êtes charmante, et que je vous adore.

SCÈNE VII.

Mme. DE ROSBELLE, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Ah! madame, excusez....

Mme. DE ROSBELLE.

Bon! c'est un étourdi.

DUPRÉ.

Je ne soupçonnais pas qu'il fût assez hardi
Pour oser devant moi....

Mme. DE ROSBELLE.

Pure galanterie :
Je ne m'offense pas d'une plaisanterie.
Des vœux d'un jeune fou pourquoi vous alarmer?

DUPRÉ.

En effet, à son âge on ne sait point aimer.

Mme. DE ROSBELLE.

Du moins ce n'est pas lui qui me rendrait sensible.

DUPRÉ.

Je l'avais bien pensé qu'il était impossible...
Enfin, vous pardonnez ce ridicule amour.

Mme. DE ROSBELLE.

Vous n'en sauriez douter.

DUPRÉ.

Mais de vous, à mon tour,
N'aurais-je pas aussi quelque droit de me plaindre?

Mme. DE ROSBELLE.

De moi, monsieur?

DUPRÉ.

De vous; oui, c'est trop me contraindre :
Vous me traitez fort mal.

Mme. DE ROSBELLE.

Je ne puis découvrir...

DUPRÉ.

Bien souvent, par ma sœur, je vous ai fait offrir
De ces riens qu'on accepte, en bijoux, en dentelles,
Quelque étoffe, peut-être, ou d'autres bagatelles;
Et vos refus...

Mme. DE ROSBELLE.

Pour vous n'étaient point offensans.
Je suis pauvre, j'ai dû refuser vos présens :
J'aurais tout accepté si j'eusse été plus riche.
Mais ce luxe qu'ici vous voulez que j'affiche,
Tous ces dons...

DUPRÉ.

Un ami les met à vos genoux.

Mme. DE ROSBELLE.

Mais, monsieur....

DUPRÉ.

Suis-je donc un étranger pour vous?

Mme. DE ROSBELLE.

Non ; mon séjour ici témoigne le contraire :
Je trouve en vous les soins et l'amitié d'un père.

DUPRÉ, à part.

D'un père ? Peste soit de la comparaison !
(Haut.)
Je vous chéris, sans doute, oui, vous avez raison.
Pourquoi donc m'envier le bonheur et la joie....

SCÈNE VIII.

HENRI, Mme. DE ROSBELLE, DUPRÉ.

HENRI.

Mon oncle...

DUPRÉ.

Que veux-tu ?

HENRI.

C'est Charles qui m'envoie.

DUPRÉ, à part.

Le traître !

HENRI.

Il craint, dit-il, qu'un aimable entretien
Ne vous fasse oublier qu'il vous attend.

DUPRÉ.

Fort bien.

(A part.) (Haut.)
Tu me le revaudras. Vous savez, Amélie,
Combien votre fierté m'afflige et m'humilie :
Songez-y. Je n'ai pu m'expliquer qu'à demi ;
Mais vous voyez en moi votre meilleur ami.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRI, Mme. DE ROSBELLE.

HENRI.

Mon oncle vous grondait, du moins j'ai cru l'entendre.

Mme. DE ROSBELLE.

Votre oncle me marquait l'amitié la plus tendre.
Oui, ses reproches même attestent sa bonté.
Henri, nous lui devrons notre félicité.

HENRI.

Mon sort dépend de vous, c'est en vous que j'espère.
Qu'il me tarde d'avoir l'aveu de votre père!...
Allons! encor Préval! On ne peut un moment
Être seul avec vous.

Mme. DE ROSBELLE.

Ah! point d'emportement.

SCÈNE X.

HENRI, Mme. DE ROSBELLE, PRÉVAL.

PRÉVAL, bas à Mme. de Rosbelle.

J'ai le reste.

Mme. DE ROSBELLE, à Préval.

Fort bien.

HENRI.

Ma présence vous gêne.

Mme. DE ROSBELLE.

Non, demeurez.

HENRI.

Je crains...

Mme. DE ROSBELLE.

Ne soyez point en peine,

C'est une bagatelle, une commission...
Vous permettez?

HENRI.

Sans doute : à ma soumission
N'avez-vous pas des droits?

Mme. DE ROSBELLE.

Peut-être j'en abuse;
Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas?

HENRI.

Point d'excuse.
Vous-même faites grâce à mon premier transport.
Entière liberté.

Mme. DE ROSBELLE.

Je suis à vous d'abord.

(Henri s'approche d'une table et feuillette des livres, parmi lesquels sont ceux que Rolin a apportés.)

Mme. DE ROSBELLE, à Préval.

Tout est-il prêt?

PRÉVAL, à Mme. de Rosbelle.

Oui, tout; et voici...

Mme. DE ROSBELLE, de même.

Prenez garde.

PRÉVAL, de même.

C'est l'épreuve...

Mme. DE ROSBELLE, de même.

Arrêtez! peut-être il nous regarde.

PRÉVAL, de même.

Non.

Mme. DE ROSBELLE, de même.

Portez-la chez moi.

PRÉVAL, de même.

Chez vous?

Mme. DE ROSBELLE, de même.

Oui, sans tarder.

PRÉVAL, de même.

Mais Rolin...

Mme. DE ROSBELLE, de même.

Qu'est-ce encore ?

PRÉVAL, de même.

Il vous fait demander
Cette lettre qui manque, et je ne puis vous taire...

Mme. DE ROSBELLE, de même.

Il l'aura dès ce soir.

PRÉVAL, faisant le mouvement de sortir.

Bon.

Mme. DE ROSBELLE, le retenant.

Dans mon secrétaire :
Voici la clef.

HENRI, parcourant les livres.

Ah ! ah ! vous lisez des romans ?

Mme. DE ROSBELLE.

A Henri.) (A Préval.)
Mais quelquefois. Allez, ne perdez pas de temps.

(Préval sort.)

SCÈNE XI.

HENRI, Mme. DE ROSBELLE.

HENRI, lisant un titre d'ouvrage.

Louise et Ferdinand.

Mme. DE ROSBELLE, à part.

Que dit-il ?

HENRI, de même.

Par madame
Trois étoiles... Fort bien ! c'est encor d'une femme !
Quelle pitié !

Mme. DE ROSBELLE.

Comment ?

HENRI.

Sur ce chapitre-là
J'en aurais trop à dire.

Mme. DE ROSBELLE.

Oui? Voyons donc cela.

HENRI.

Veuillez me dispenser...

Mme. DE ROSBELLE.

Non, parlez, je vous prie.

HENRI.

Vous trouverez en moi peu de galanterie.

Mme. DE ROSBELLE.

Ainsi vous condamnez...

HENRI.

Oh! je vous en réponds!
Je ne saurais souffrir les auteurs en jupons,
Ces femmes dont la verve un beau matin s'allume,
Qui dédaignent l'aiguille et s'arment de la plume,
Et vont, cherchant la gloire et trouvant des regrets,
Occuper le public et subir ses arrêts.
Votre sexe sur nous a plus d'un avantage;
Il perd tout en voulant ravir notre partage.
Si l'homme doit prétendre à la célébrité,
L'éloge d'une femme est son obscurité;
Ou bien, de ses talens si le mérite brille,
Que ce soit en secret, au sein de sa famille:
Les femmes, de la gloire évitant les sentiers,
Doivent cueillir des fleurs et non pas des lauriers.

Mme. DE ROSBELLE.

D'un pareil jugement la rigueur est extrême.
Vous marquez un dédain...

HENRI.

Que vous avez vous-même.

Rien ne peut excuser un semblable travers.
Toute femme, imprimant ou sa prose ou ses vers,
Se montrant dans la lice et marchant sur nos traces,
A renié son sexe, en a perdu les grâces;
Le besoin de briller obscurcit sa raison;
Honteuse de descendre aux soins de sa maison,
Son esprit élevé sur d'autres s'en repose;
Tout est bien, tout va bien, pourvu qu'elle compose.
Les doigts barbouillés d'encre, et les cheveux épars,
Chez elle son désordre afflige les regards.
Dans la société, plus ridicule encore,
Constamment et sur tout c'est elle qui pérore;
Il la faut écouter, en dépit qu'on en ait:
Une distraction est un vol qu'on lui fait.
« (1) Elle revient toujours à citer ses ouvrages;
» Réclame des conseils pour avoir des suffrages;
» Parlant d'elle, encor d'elle, et sans cesse, et toujours,
» La vanité pédante enfle tous ses discours;
» Le mot moi, dans sa bouche, est de plusieurs syllabes!...
» J'aimerais mieux cent fois, malgré les astrolabes,
» Le plan d'académie, et l'amour du latin,
» Armande et Philaminte admirant Trissotin,
» Que ces femmes auteurs dont notre siècle abonde,
» Fléau qu'à chaque pas on trouve dans le monde,
» Et dont, presque en naissant, les fatigans écrits
» Sont offerts au rabais sur les quais de Paris.

Mme. DE ROSBELLE.

Votre sévérité me surprend, je l'avoue;
Mais ce tableau malin où votre esprit se joue,
Ne présente, monsieur, je le dis à regret,
Qu'une caricature et non pas un portrait.

---

(1) Les vers marqués de guillemets sont supprimés à la représentation.

Si des femmes auteurs ont quelques ridicules,
Font imprimer souvent de faibles opuscules,
Cherchent dans les salons à montrer leur esprit,
Il en est que partout on estime, on chérit,
Dont la France s'honore, et qui forcent l'envie
D'admirer leurs écrits, de respecter leur vie.
On peut être sensible et modeste en ses goûts,
S'occuper du bonheur d'un père ou d'un époux,
Bien régler son ménage et diriger sa fille,
Remplir tous les devoirs de mère de famille,
Et pourtant composer des romans ou des vers;
Je pourrais en citer vingt exemples divers:
Oui, croyez-moi, malgré vos amères critiques,
Le talent n'exclut pas les vertus domestiques.
Que dis-je? ces travaux, objets de vos mépris,
Pour de nobles motifs souvent sont entrepris.
Supposez, en effet, une femme bien née,
D'un malheur imprévu victime infortunée,
Qui souffre sans se plaindre, et garde avec fierté
Le secret de ses maux et de sa pauvreté;
Tout à coup un espoir en son cœur vient de naître;
Le destin lui donna quelques talens, peut-être!...
Eh bien, elle eût rougi d'accepter des secours,
Avec joie au travail son courage a recours;
Sans qu'on soupçonne rien, lorsque chacun sommeille,
Luttant contre le sort, en secret elle veille:
Le ciel a couronné ses efforts et ses soins,
Sa plume, avec honneur, pourvoit à ses besoins,
Son travail sous ses pas ferme le précipice....
Et vous la condamnez!... Une telle injustice
Me révolte!... et de vous je ne l'attendais pas.

HENRI.

Bon Dieu, quelle chaleur! En de pareils débats
Vous n'êtes plus la même, et vous mettez une âme....

Mme. DE ROSBELLE.

Qui ? moi ? quel intérêt....

HENRI.

Eh mais, vous êtes femme ;
Et supposant par moi votre sexe outragé....

Mme. DE ROSBELLE.

Oui, voilà justement à quoi j'avais songé....
Mais laissons ce sujet, Henri, je vous supplie ;
N'en parlons plus, de grâce.

HENRI.

En effet, Amélie,
Que vous importe, à vous ? Pourquoi prendre le soin
D'excuser un travers dont vous êtes si loin ?
Non, votre dignité ne saurait le permettre ;
Vous ne voudriez pas jusque-là vous commettre,
Pour l'espoir d'un succès risquer votre repos,
D'un public médisant essuyer les propos,
Et changer, poursuivant une vaine fumée,
La réputation contre la renommée ;
Je vous connais trop bien.

Mme. DE ROSBELLE.

Assurément.

HENRI.

Aussi
Mon cœur est tout à vous.

Mme. DE ROSBELLE.

J'aime à le croire. Ainsi
C'est assez qu'une femme ait écrit quelque ouvrage,
Pour perdre sans retour ses droits à votre hommage ?

HENRI.

Eh bien, vous l'avez dit ; oui, c'est plus fort que moi ;
J'ai des femmes auteurs une espèce d'effroi,
C'est une antipathie !... Au point que si vous-même,

Vous, Amélie, enfin, que j'estime, que j'aime,
Si vous vous avisiez d'être auteur quelque jour,
Vos triomphes pourraient affaiblir mon amour.

Mme. DE ROSBELLE, à part.

Juste ciel!

HENRI.

Qu'avez-vous?

Mme. DE ROSBELLE.

Je ris de votre idée:
Auteur! moi!

HENRI.

Pardonnez; soyez persuadée....

Mme. DE ROSBELLE.

Mais il est déjà tard, mon père va rentrer;
A vous bien recevoir je le veux préparer.

HENRI.

Je me retire donc. Oui, vos soins, je l'espère,
Sauront en ma faveur disposer votre père.
Vous ne m'en voulez pas des discours médisans....

Mme. DE ROSBELLE.

Du tout; et vos portraits étaient fort amusans.

HENRI.

Adieu. D'un mot de vous mon bonheur va dépendre.

SCÈNE XII.

Mme. DE ROSBELLE, seule.

Enfin il est parti! ciel! que viens-je d'entendre?
Eh quoi! perdre son cœur! encourir ses mépris!....
La peur de me trahir égarait mes esprits!
S'il apprenait un jour.... Non, il faut qu'il l'ignore.
Je puis tout réparer, il en est temps encore,
Je le veux; qu'à jamais ce mystère fatal...

SCÈNE XIII.

PRÉVAL, Mme. DE ROSBELLE.

PRÉVAL.

J'ai rangé vos papiers....

Mme. DE ROSBELLE.

Tout est fini, Préval.

PRÉVAL.

Quoi donc? Rolin attend, il faut le satisfaire.

Mme. DE ROSBELLE.

Non; plus d'impression, de roman, de libraire,
Qu'on ne m'en parle plus.

PRÉVAL.

Le trouble où je vous voi....

Mme. DE ROSBELLE.

Son amour, son estime est un besoin pour moi.

PRÉVAL.

Que dites-vous?

Mme. DE ROSBELLE.

Allez, empêchez qu'on imprime...

PRÉVAL.

Mais...

Mme. DE ROSBELLE.

Je l'exige.

PRÉVAL.

Au moins, quel motif légitime...

Mme. DE ROSBELLE.

La raison, le devoir... Je veux mon manuscrit;
Allez, je vous attends.

(Elle sort.)

PRÉVAL.

Elle a perdu l'esprit.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DORFEUIL, Mme. DE ROSBELLE.

Mme. DORFEUIL.

Venez, personne ici ne saurait nous entendre.

Mme. DE ROSBELLE.

O ciel. d'où naît ce trouble? et qu'allez-vous m'apprendre?

Mme. DORFEUIL.

Votre amitié, ma chère, est mon unique espoir.

Mme. DE ROSBELLE.

Qu'est-ce donc? Quel malheur...

Mme. DORFEUIL.

Je devais le prévoir!
Je devais éviter la dangereuse amorce...

Mme. DE ROSBELLE.

De grâce, expliquez-vous.

Mme. DORFEUIL.

Je n'en ai pas la force;
Ma honte en ce moment égale ma douleur.
Mais ce billet... Lisez, connaissez mon malheur;
Apprenez tout.

Mme. DE ROSBELLE.

Comment? et quel discours étrange!
De qui vient ce billet?

Mme. DORFEUIL.

De mon agent de change.

Mme. DE ROSBELLE.

Quoi !...

Mme. DORFEUIL.

Lisez, Amélie.

Mme. DE ROSBELLE lit.

« Madame, vous n'avez pas voulu suivre mes conseils,
» vous avez persisté à jouer la baisse, et la hausse considé-
» rable que j'avais prévue est arrivée. Ne soyez donc pas
» surprise si la différence que vous avez à solder s'élève à
» *dix mille francs*. J'oserai vous prier, madame, de me
» faire compter cette somme dans la soirée au plus tard;
» j'ai des paiemens à faire demain matin, et le rembour-
» sement de mes avances m'est absolument nécessaire
» pour faire honneur à mes engagemens. »

Ah ! qu'est-ce que j'apprends !
Se peut-il ? vous avez perdu dix mille francs !

Mme. DORFEUIL.

Hélas ! il est trop vrai !

Mme. DE ROSBELLE.

Vous jouiez à la bourse !...
Mais pouvez-vous payer ?

Mme. DORFEUIL.

Non, je suis sans ressource;
Je n'ai pas dix louis.

Mme. DE ROSBELLE.

Qu'allez-vous devenir ?

Mme. DORFEUIL.

Peut-être de Dupré l'on pourrait obtenir...

Mme. DE ROSBELLE.

Oui, c'est la seule voie; et dans l'instant, ma chère,
Il faut tout avouer à monsieur votre frère.

Mme. DORFEUIL.

Tout avouer ?

Mme. DE ROSBELLE.

Sans doute.

Mme. DORFEUIL.

A mon beau-frère ?

Mme. DE ROSBELLE.

A lui.

Mme. DORFEUIL.

N'en parlons plus.

Mme. DE ROSBELLE.

Pourquoi? Réclamez son appui.

Mme. DORFEUIL.

Je ne saurais.

Mme. DE ROSBELLE.

Lui seul peut vous tirer de peine.

Mme. DORFEUIL.

D'ailleurs nous avons eu ce matin une scène...

Mme. DE ROSBELLE.

Que dites-vous ?

Mme. DORFEUIL.

Enfin je n'oserai jamais.

Mme. DE ROSBELLE.

Que faire, alors ? Comment vous servir désormais ?

Mme. DORFEUIL.

Ah ! si vous le vouliez !

Mme. DE ROSBELLE.

Moi ? je pourrais...

Mme. DORFEUIL.

Vous-même.

Mme. DE ROSBELLE.

Par quel moyen ?

Mme. DORFEUIL.

Dupré vous estime, vous aime,
De vous complaire en tout il se fait un devoir,
Et sur lui vous avez un absolu pouvoir :

Si vous disiez un mot, je suis sûre d'avance
Qu'empressé de répondre à votre confiance,
Il vous accorderait les fonds dont j'ai besoin.

Mme. DE ROSBELLE.

Eh bien, je parlerai; je prends sur moi le soin
De vous sauver l'aveu que vous craignez de faire;
C'est par moi qu'il saura cette fâcheuse affaire.

Mme. DORFEUIL.

Quoi! vous me nommeriez?

Mme. DE ROSBELLE.

Mais il le faut bien.

Mme. DORFEUIL.

Non;

Il faut me secourir sans prononcer mon nom.

Mme. DE ROSBELLE.

Eh! comment? ma démarche a besoin d'une cause:
Quel prétexte donner? Voulez-vous qu'il suppose
Que c'est pour moi...

Mme. DORFEUIL.

Non pas; dites-lui qu'un parent,
Un ami, qu'un revers au dépourvu surprend,
Et qui dans son malheur ne veut pas qu'on le nomme,
A, pour huit jours au plus, besoin de cette somme?
C'en est assez; Dupré, prompt à vous obliger,
Ne se permettra pas de vous interroger.

Mme. DE ROSBELLE.

Que me proposez-vous? Une telle imposture...

Mme. DORFEUIL.

Doit me sauver.

Mme. DE ROSBELLE.

D'accord; mais...

Mme. DORFEUIL.

Je vous en conjure,
Épargnez-moi, ma chère, un éclat affligeant.

Mme. DE ROSBELLE.

Pardonnez... Il s'agit d'emprunter de l'argent...
Et, je l'avoue...

Mme. DORFEUIL.

Avant la fin de la semaine
Je pourrai rembourser, oui, soyez-en certaine.

Mme. DE ROSBELLE.

Non, tenez, je ne puis vraiment prendre sur moi...

Mme. DORFEUIL.

Alors n'en parlons plus.

Mme. DE ROSBELLE.

Croyez...

Mme. DORFEUIL.

Je m'aperçoi
Que votre répugnance enfin est invincible ;
Je n'insisterai pas.

Mme. DE ROSBELLE.

S'il m'eût été possible...

Mme. DORFEUIL.

C'est assez ; terminons ce pénible entretien,
Et croyez que mon cœur ne vous reproche rien.

Mme. DE ROSBELLE.

Arrêtez !... Sa douleur me pénètre et m'accuse !
Je me rends... L'amitié doit me servir d'excuse !
Oui, je consens à tout.

Mme. DORFEUIL.

Est-il vrai ?

Mme. DE ROSBELLE.

Je le dois ;
Je ne puis supporter le trouble où je vous vois.

Mme. DORFEUIL.

Ah ! comment reconnaître un pareil sacrifice !

Mme. DE ROSBELLE.

Je m'oblige moi-même en vous rendant service.

Mme. DORFEUIL.

Chère Amélie!... On vient! agissez prudemment.

SCÈNE II.

Mlle. DORFEUIL, Mme. DE ROSBELLE, HENRI.

HENRI.

Je guettais votre père; il rentre en ce moment.
Je ne puis résister à mon impatience,
Et je lui veux d'abord demander audience.

Mme. DE ROSBELLE.

Mais vous ne songez pas...

HENRI.

Pourquoi dissimuler?
Ma tante?... Elle sait tout, et vous pouvez parler.

Mme. DE ROSBELLE.

Madame...

Mme. DORFEUIL.

Oui, je connais son secret et le vôtre.

Mme. DE ROSBELLE.

Ah! pardon! Deviez-vous apprendre par un autre...
J'ai vingt fois été prête à vous ouvrir mon cœur.

Mme. DORFEUIL.

Le mystère, en amour, est encore un bonheur;
Je sais cela. Mes soins vous ont servi, peut-être;
Et je veillais pour vous sans rien faire paraître.

Mme. DE ROSBELLE.

Mon excellente amie! Oui, je dois à mon tour...

Mme. DORFEUIL.

Chut! votre père.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON DE FORLANGE (1)

Mme. DE ROSBELLE.

Enfin vous voilà de retour.

LE BARON.

(A Mme. Dorfeuil.)

Bonjour, ma chère enfant. Agréez mon hommage,
Madame.

Mme. DORFEUIL.

Quoi! Baron, arrivant de voyage,
Vous courez tout Paris?

LE BARON.

Sans regretter mes pas.
Hé! c'est monsieur Henri! je ne vous voyais pas.
De vos talens partout on vante la puissance:
Touchez là; nous ferons plus ample connaissance.

HENRI.

Monsieur,... assurément... Ah! l'aimable homme!

Mme. DE ROSBELLE.

Ehbien
Notre affaire?

LE BARON.

Est finie.

Mme. DE ROSBELLE.

Allons! je n'en crois rien.

LE BARON.

D'honneur.

Mme. DE ROSBELLE.

Vous avez vu le Ministre?

LE BARON.

Sans doute.
Laquais, concierge, huissiers, j'ai mis tout en déroute;

---

(1) Mme. Dorfeuil, Mme. de Rosbelle, le Baron, Henri.

Mon nom jusqu'au Ministre a protégé mes pas,
Et mon ancien ami m'a pressé dans ses bras.
J'ai bientôt expliqué le motif qui m'attire ;
Lui-même il a voulu tout connaître, tout lire :
Il parcourt ton placet, les pièces à l'appui,
Et tes droits aussitôt sont évidens pour lui.
Mécontent des retards qu'éprouvait une affaire
Et si juste et si simple, au premier secrétaire,
Avec une apostille, il a tout envoyé,
Et demain ton brevet doit être expédié.

Mme. DE ROSBELLE.

Demain?

LE BARON.

Oui.

Mme. DE ROSBELLE.

Grâce à vous.

Mme. DORFEUIL.

L'heureuse réussite.

HENRI.

Madame, permettez que je vous félicite.

LE BARON.

Le ministre te sert, mais il m'a bien grondé.
Pour moi-même jamais je n'ai rien demandé ;
Il semble qu'aux faveurs je veuille me soustraire ;
Il prétend, malgré moi, m'obliger au contraire...
Avec le Roi, sur l'heure, il allait travailler,
Sans cela nous serions encore à batailler.

Mme. DE ROSBELLE.

Il veut vous être utile? Eh bien, laissez-le faire.

LE BARON.

C'est ton avis? Allons, il faut te satisfaire :
Pour ton bonheur, à tout je me résignerai.
Mais je voudrais bien voir enfin monsieur Dupré :
L'accueil que je reçois au sein de sa famille,

Les constantes bontés qu'il témoigne à ma fille,
A ma reconnaissance ont assuré ses droits.
Est-il visible?

HENRI.

Il est dans ses bureaux, je crois.

Mme. DORFEUIL.

Mais on peut à l'instant l'inviter à descendre,
Le faire avertir.

LE BARON.

Non, ici je vais l'attendre;
Ne le dérangez pas.

Mme. DORFEUIL.

Aussi-bien mon neveu
Désire vous parler, et vous faire un aveu.

Mme. DE ROSBELLE.

Ma chère...

LE BARON,
(A Henri.)

A moi? Je suis tout à votre service.

HENRI, au Baron.

Ah! vous m'encouragez.

Mme. DORFEUIL

Le moment est propice.
Nous, messieurs, nous sortons pour ne pas vous troubler.
(A madame de Rosbelle, en sortant.)
Quand Dupré sera seul vous viendrez lui parler.

SCÈNE IV.

LE BARON DE FORLANGE, HENRI.

LE BARON.

Voyons, expliquez-vous sans détour, sans contrainte.

HENRI.

Je l'avouerai, j'éprouve une espèce de crainte
Au moment d'entamer un pareil entretien.

LE BARON.

Ouvrez-moi votre cœur, et ne redoutez rien.

HENRI.

En effet... je le dois... L'espoir qui me possède...

LE BARON.

Il faut, je le vois bien, que je vienne à votre aide,
Que je fasse pour vous la moitié du chemin.
Vous aimez Amélie, et demandez sa main,
N'est-il pas vrai? Voilà le fardeau qui vous pèse?
Je sais tout. Maintenant mettez-vous à votre aise.

HENRI.

Quoi! vous sauriez déjà que mon amour, ma foi...

LE BARON.

Oui; ma fille jamais n'eut de secret pour moi.
De choisir un époux Amélie est maîtresse;
Mais j'ai sa confiance ainsi que sa tendresse:
Il vous faut mon aveu pour obtenir le sien.

HENRI.

Assurez donc, monsieur, son bonheur et le mien.

LE BARON.

Quelle chaleur!... Eh bien, je n'en fais pas mystère,
Vous me convenez fort. De votre caractère,
De vos mœurs, vos talens, je me suis informé,
Et de ce que j'apprends j'ai lieu d'être charmé.

HENRI.

Ah! l'excès de ma joie...

LE BARON.

Un moment. La fortune...

HENRI.

N'en doutez pas, monsieur, je saurai m'en faire une.
La carrière est ouverte, et je dois parvenir.

LE BARON.

Tout cela c'est fort beau, mon cher, pour l'avenir;
Oui; mais en attendant?

HENRI.

Mon travail, je l'espère...

LE BARON.

Vous parlez en amant; moi, je dois voir en père.
Écoutez-moi : votre oncle a souvent déclaré
Qu'un sort brillant par lui vous serait assuré.
Il faut le pressentir sur votre mariage;
Et si son amitié vous fait quelque avantage,
Je ne vois plus d'obstacle à former ce lien.

HENRI.

Mais, mon oncle, monsieur est maître de son bien;
Je n'ai, vous le savez, aucun droit d'y prétendre.
Ainsi donc du hasard mon bonheur va dépendre!
Ah! de grâce...

LE BARON.

Je dois servir vos intérêts.
Faites ce que je dis, et nous verrons après.

SCÈNE V.

DUPRÉ, LE BARON DE FORLANGE, HENRI

LE BARON.

Ah! c'est monsieur Dupré!

HENRI, au Baron, en sortant.

J'évite sa présence.

LE BARON.

Je me suis installé chez vous en votre absence;
Veuillez me pardonner; c'est votre belle-sœur
Qui...

DUPRÉ.

Monsieur le Baron me fait beaucoup d'honneur.

LE BARON.

De l'honneur? pas du tout; mais du plaisir, j'espère.

DUPRÉ.

Vous n'en pouvez douter.

LE BARON.

Oui, je vous crois sincère;
Car, si vous visitiez mon modeste manoir,
Je serais enchanté de vous y recevoir.

DUPRÉ.

Ah! monsieur...

LE BARON.

Permettez que je vous remercie:
Nous vous devons beaucoup; et mon cœur apprécie
Tous les aimables soins dont ma fille est l'objet.

DUPRÉ.

J'ai rempli mon devoir... Laissons un tel sujet.
Ma belle-sœur, toujours si vive, si pressante,
Vous a-t-elle logé d'une façon décente?
De votre pied-à-terre êtes-vous satisfait?

LE BARON.

Pied-à-terre? Comment! appartement complet!
Cinq pièces de plain-pied, de superbes tentures,
Un luxe de tableaux, de glaces, de dorures!
Et pour un vieux soldat par la goutte assiégé!
D'honneur, notre préfet n'est pas si bien logé.

DUPRÉ.

(A part.) (Haut.)
Parbleu, je le crois bien. Ma joie est infinie,
Si monsieur le Baron...

LE BARON.

Que de cérémonie!
Vous vous moquez, je pense: allons, changez de ton,
Et mettez de côté ce *monsieur le Baron*.
Croyez-vous voir en moi l'un de ces gentillâtres,
Avec juste raison bernés sur nos théâtres,
Qui, promenant l'orgueil de leur oisiveté,
Exigent les honneurs dus à leur qualité?

Je ne suis pas atteint d'un pareil ridicule:
D'en agir sans façon n'ayez pas de scrupule;
Traitez-moi comme ami, cela vaudra bien mieux.

DUPRÉ.

Votre titre, pourtant, vous semble précieux;
Vous y tenez beaucoup, m'a-t-on dit.

LE BARON.

Je l'avoue.
La fortune m'a mis au plus bas de sa roue;
Elle me fut contraire, elle peut l'être encor;
Mais un nom honorable est le premier trésor.
Un pareil préjugé n'est point une faiblesse.
Mes aïeux dans les camps ont acquis leur noblesse;
Et, depuis trois cents ans, l'histoire a signalé
Qu'il n'est point de bataille où leur sang n'ait coulé.
De tant de braves gens je suis fier de descendre.
A servir mon pays, comme eux j'osai prétendre;
Et, dans ces jours fameux de forfaits et d'exploits,
Lorsqu'un nom n'ouvrait plus la route des emplois,
Du simple grenadier devenu camarade,
J'ai porté le mousquet, j'ai gagné chaque grade;
Au milieu des hasards, en suivant nos guerriers,
Aux lauriers paternels j'ai joint quelques lauriers;
Et mes nombreux travaux, du moins j'aime à le croire,
D'une ancienne famille ont rajeuni la gloire.
Enfin, je suis Baron, et j'en fais vanité:
Ce titre, mes aïeux noblement l'ont porté;
Tous ont justifié cette faveur insigne,
Et peut-être à mon tour j'ai su m'en rendre digne.
Français, nous sommes tous égaux devant la loi,
Je le sais; mais pourtant il est beau, croyez-moi,
Monsieur, par ses talens, sa valeur, son génie,
D'acquérir la noblesse en servant sa patrie.

DUPRÉ.

Sans doute ; et c'est ainsi que j'ai toujours pensé :
Le vrai mérite a droit d'être récompensé.
Mais ces titres, monsieur, j'en ai de sûrs indices,
Sont refusés souvent à d'importans services ;
Des gens,.. très-distingués, ne les obtiennent pas.

LE BARON.

Les honneurs vont chercher des gens de tous états ;
Médecins, avocats, poëtes, publicistes,
Des manufacturiers, des savans, des artistes,
Tous ont part aux faveurs qu'ils ont su mériter.

DUPRÉ.

Hé ! quels hommes, monsieur, venez-vous me citer ?
Quoi ! des faiseurs de vers, de drap ou de peinture !
Leurs services vraiment sont d'étrange nature.
Que font-ils, s'il vous plaît, pour le bien général ?
Que font-ils pour l'État ? Mais, au premier signal,
Procurer au trésor des fonds lorsqu'il en manque ;
Venir, en ses besoins, au secours de la banque,
Remplir tous les emprunts par le ministre ouverts,
Porter notre crédit au bout de l'univers,
De l'étranger partout braver la concurrence,
Voilà ce que j'appelle être utile à la France ;
Voilà, monsieur, voilà, j'ose le déclarer,
Les services enfin qu'on devrait honorer.

LE BARON.

Tenez, monsieur Dupré, mettons bas toute feinte.
J'entrevois le chagrin dont votre âme est atteinte :
C'est votre propre cause ici que vous plaidez ;
Ces honneurs, c'est pour vous que vous les demandez.

DUPRÉ.

Pour moi ? Je vous assure...

LE BARON.

Allons, de la franchise ;

Pareille ambition, après tout, est permise.
Mais, sans trop vous fâcher, si je puis répliquer....

DUPRÉ.

N'en doutez pas, monsieur; veuillez vous expliquer.

LE BARON.

Eh bien, soit; je vais donc parler sans me contraindre.
Quel sujet raisonnable avez-vous de vous plaindre?
Vous venez, dites-vous, au secours de l'État?
D'accord; mais dans quel but? quel est le résultat?
Votre unique motif est-il donc d'être utile?
Bon Français, je le crois, mais financier habile,
On sait qu'avec l'État vos opérations
Vous ont déjà valu, monsieur, des millions;
Ainsi, faire avec lui d'énormes bénéfices,
Vous appelez cela lui rendre des services!...
Ah! cessez d'envier le mérite indigent;
Il acquiert des honneurs, vous gagnez de l'argent.

DUPRÉ.

Quoi! monsieur....

LE BARON.

Pardonnez, je vais trop loin, peut-être.
De ma vivacité je n'ai pas été maître;
Mais de vous offenser je n'eus jamais dessein.

DUPRÉ.

Je me plais à le croire.

LE BARON.

Oui, soyez-en certain.
Sans parler de vos droits à ma reconnaissance,
J'estime vos vertus et votre bienfaisance;
Vous êtes bon parent, ami sûr, généreux,
Votre pitié s'étend sur tous les malheureux,
Et vous faites, chacun vous rend ce témoignage,
D'une immense fortune un noble et digne usage.

DUPRÉ.

Ces éloges, monsieur....

LE BARON.

Partout sont répétés,
Le public vous les donne, et vous les méritez.
Quant au désir secret de posséder un titre...

DUPRÉ.

C'est assez; tout est dit, monsieur, sur ce chapitre.

LE BARON.

Eh bien, n'en parlons plus; et même, à l'avenir,
Je promets, s'il le faut, de n'y plus revenir.
Mais vos momens sont chers, je vois que j'en abuse,
Je sors, en vous priant d'agréer mon excuse.

DUPRÉ, le reconduisant.

Monsieur....

LE BARON.

Ah! demeurez, traitez-moi sans façon.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DUPRÉ, ensuite Mme. DE ROSBELLE et Mme. DORFEUIL.

DUPRÉ.

Le fat! venir ici me faire ma leçon!
Sa présence chez moi me gêne et me tourmente.
C'est un impertinent... Mais sa fille est charmante!
Oui, charmante!

Mme. DORFEUIL, à madame de Rosbelle (1).

Il est seul, vous pouvez approcher.

DUPRÉ.

Les plaisirs de Paris ont paru la toucher.

Mme. DE ROSBELLE, à madame Dorfeuil.

Je tremble.

(1) Mme. de Rosbelle, Mme. Dorfeuil, Dupré.

Mme. DORFEUIL, à madame de Rosbelle.

Du courage, allons.

DUPRÉ.

Tout me l'atteste,
Elle est coquette au fond, malgré son air modeste.

Mme. DE ROSBELLE, à madame Dorfeuil.

Qu'exigez-vous de moi!

Mme. DORFEUIL, à madame de Rosbelle.

Mon Dieu, ne craignez rien.
Je vous laisse avec lui, parlez, tout ira bien.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

Mme. DE ROSBELLE, DUPRÉ.

Mme. DE ROSBELLE, à part.

Quelle commission!

DUPRÉ.

Oui, j'ai lu dans son âme;
Et le besoin de plaire... Eh quoi! c'est vous, madame?

Mme. DE ROSBELLE.

Pardon, j'ai mal choisi, peut-être, le moment...

DUPRÉ.

Pouvez-vous le penser? Ordonnez seulement;
A vos désirs d'abord je suis prêt à souscrire.

Mme. DE ROSBELLE.

Monsieur...

DUPRÉ.

Parlez.

Mme. DE ROSBELLE.

Je viens... Oui, je voulais vous dire...

DUPRÉ.

Eh bien, pourquoi ce trouble et cette émotion?

Mme. DE ROSBELLE.

Vous allez me trouver d'une indiscrétion!...

DUPRÉ.

Vous ? jamais.

Mme. DE ROSBELLE.

Oh ! si fait ! Une telle demande...

DUPRÉ.

N'importe, expliquez-vous, que votre voix commande ;
Sur moi n'avez-vous pas un empire absolu ?

Mme. DE ROSBELLE.

Ah ! malgré vos bontés, croyez qu'il a fallu
Les plus puissans motifs...

DUPRÉ.

Ayez donc confiance ;
Parlez, enfin, cédez à mon impatience.

Mme. DE ROSBELLE.

Oui, vous m'encouragez ; je me rends, c'est assez.
Quelqu'un qui m'intéresse, et que vous connaissez,
D'un malheur imprévu vient d'être la victime ;
Tout l'accable à la fois ; pour sortir de l'abîme,
Il lui faut aujourd'hui trouver dix mille francs.
On pourrait s'adresser sans doute à des parens ;
Mais on craint d'avouer des torts, une imprudence :
Enfin de ce revers on m'a fait confidence ;
On croit que vous voudrez peut-être, en ma faveur,
D'un ami qui m'est cher devenir le sauveur.

DUPRÉ.

Quoi ! n'est-ce que cela ?

Mme. DE ROSBELLE.

Dans moins d'une semaine
Tout serait remboursé.

DUPRÉ.

Je n'en suis point en peine.

Mme. DE ROSBELLE.

Ainsi vous me rendez ce service important ?
Vous prêterez...

DUPRÉ.

Sans doute.

Mme. DE ROSBELLE.

Aujourd'hui ?

DUPRÉ.

Dans l'instant.

Mme. DE ROSBELLE.

Mais, monsieur, je ne puis vous nommer la personne...

DUPRÉ.

Il n'en est pas besoin ; et d'ailleurs je soupçonne...

Mme. DE ROSBELLE.

Vous soupçonnez...

DUPRÉ.

(A part.)

Rien, rien. C'est son père.

Mme. DE ROSBELLE.

Comment
Vous exprimer jamais...

DUPRÉ.

Point de remercîment:
Causer quelque plaisir aux personnes qu'on aime,
Vous n'en sauriez douter, c'est un bonheur extrême :
Jugez, en vous servant, combien je suis heureux.

Mme. DE ROSBELLE.

Oui, j'accepte en mon nom ce secours généreux.
Vous tirez mon ami d'une peine cruelle,
Et je lui vais porter cette bonne nouvelle.

DUPRÉ.

Déjà ?

Mme. DE ROSBELLE.

C'est un devoir.

DUPRÉ.

Qui me devient fatal :
Un moment. A propos, que m'a donc dit Préval ?
Bientôt, si je l'en crois, vous quittez cette ville ?

Mme. DE ROSBELLE.

Je le crains.

DUPRÉ.

Quel motif loin de nous vous exile?
Ah! jamais vos amis n'y pourront consentir.

Mme. DE ROSBELLE.

Sans doute avec mon père il me faudra partir.

DUPRÉ.

Pourquoi?

Mme. DE ROSBELLE.

L'affaire ici qui m'avait amenée,
Par ses soins aujourd'hui vient d'être terminée;
Nul prétexte à présent ne peut me retenir.

DUPRÉ.

Mais vous aimez Paris?

Mme. DE ROSBELLE.

Je dois en convenir.
Ce séjour enchanteur a pour moi mille charmes,
Et quitter mes amis me coûtera des larmes.

DUPRÉ.

Eh bien, qui vous oblige à les abandonner?
Ici par les plaisirs laissez-vous enchaîner;
Prévenez les regrets où vous seriez livrée.
Le bonheur est aux lieux où l'on est adorée:
A Paris désormais fixez votre séjour;
L'amitié vous réclame, et peut-être l'amour.

Mme. DE ROSBELLE.

Vous-même en conviendrez, si vous êtes sincère,
A Paris la fortune est surtout nécessaire.
Quelle existence ici le sort peut-il m'offrir?
Ma fierté, je le sens, aurait trop à souffrir.

DUPRÉ.

Eh! qu'avez-vous besoin des dons de la richesse?
Vous avez la beauté, les grâces, la jeunesse;

Et tel homme opulent, si vous y consentiez,
Mettrait avec plaisir sa fortune à vos pieds.

Mme. DE ROSBELLE.

Vous êtes indulgent. Mais je me rends justice ;
Je ne mérite pas un pareil sacrifice.

DUPRÉ.

Comment ! dites un mot, le plus brillant destin...

Mme. DE ROSBELLE.

De m'offrir un époux auriez-vous le dessein ?
Vous, constant ennemi d'un second mariage !

DUPRÉ.

Non, sans doute ! Évitez ce pénible esclavage.
Votre dette est payée ; et libre désormais,
Donnez partout des fers, et n'en portez jamais.
Vous êtes libre ; eh bien, continuez de l'être ;
Vous avez des sujets, ne prenez point un maître ;
Régnez, dictez vos lois ; et si vous permettez
Que, se chargeant du soin de vos félicités,
Un ami, dont les vœux ne sauraient vous surprendre...

Mme. DE ROSBELLE.

Je vous estime trop, monsieur, pour vous comprendre.

DUPRÉ.

Madame...

Mme. DE ROSBELLE.

C'est assez.

DUPRÉ.

(A part.) Quelle école ! (Haut.) Arrêtez !
Vous ne m'entendez pas, et vous interprétez
D'une étrange façon... Souffrez que je le dise...
Moi ! vous avez pu croire... Une telle méprise,
Quand mon profond respect...

Mme. DE ROSBELLE.

Brisons là, s'il vous plaît,
Monsieur.

DUPRÉ.

Oui, c'en est trop sur un pareil sujet.
Vous désirez sauver l'honneur d'un galant homme ;
Et je vais à l'instant vous envoyer la somme....

Mme. DE ROSBELLE.

Épargnez-vous, monsieur, un inutile soin ;
Je ne puis l'accepter, je n'en ai plus besoin.

DUPRÉ.

Mais....

Mme. DE ROSBELLE.

Finissons.

DUPRÉ.

Je sors, il faut vous satisfaire.

(A part en sortant.)

Trouver précisément une vertu sévère !
C'est jouer de malheur.

SCÈNE VIII.

Mme. DE ROSBELLE, seule.

M'avilir ! m'insulter !
Ah ! dans cette maison je ne dois plus rester....
Mais quoi ! faire un éclat ? provoquer le scandale ?
Une imprudence à tous nous deviendrait fatale ;
Oui, mon père, Henri.... Prévenons ce malheur,
Dérobons à leurs yeux ma honte et ma douleur.
Mon départ est prochain ; jusque-là je dois feindre,
Voir celui qui m'offense et savoir me contraindre.
Mais madame Dorfeuil !... comment la secourir ?
Que lui dirai-je ? à qui peut-elle recourir ?...
Non, je ne devais plus, après cette infamie,
Accepter les moyens de servir mon amie....
Elle compte sur moi ! Quelle position !
Que faire ?

SCÈNE IX.

Mme. DE ROSBELLE, PRÉVAL.

PRÉVAL.

J'ai rempli votre commission,
J'ai vu monsieur Rolin. Mais j'avoûrai sans feindre
Que de vous en effet il a droit de se plaindre.
Votre nouveau roman doit paraître demain,
On l'attend, tout est prêt, le débit est certain,
Et vous changez d'avis! Un procédé semblable
Fait à votre libraire un tort irréparable.

Mme. DE ROSBELLE.

C'est vous, monsieur Préval? Excusez, je pensais....
Eh bien? vous me disiez....

PRÉVAL.

On répond du succès;
Les journaux à l'envi loûront votre Gustave;
Et si vous n'avez pas de motif assez grave....

Mme. DE ROSBELLE.

Que dites-vous?

PRÉVAL.

Enfin, Rolin au désespoir,
Compte encor vous fléchir, et demande à vous voir.

Mme. DE ROSBELLE, à part.

Mon roman!... Quelle idée!

PRÉVAL.

Au moins qu'il vous souvienne
Qu'avec votre libraire....

Mme. DE ROSBELLE.

Oui, j'y consens, qu'il vienne.
(A part.) (Haut.)
C'est un trait de lumière! Allez, hâtez ses pas.

SCÈNE X.

Mme. DE ROSBELLE, seule.

Mon roman !... Ce moyen, où je ne songeais pas,
De madame Dorfeuil dégage la parole.
Mais, Henri ! s'il apprend... Cette crainte frivole
Sur mon cœur maintenant doit être sans pouvoir,
Et sauver mon amie est mon premier devoir.

SCÈNE XI.

Mme. DE ROSBELLE, ROLIN.

ROLIN.

Ah ! madame, est-il vrai ? que vient-on de m'apprendre ?
Et votre manuscrit que vous voulez reprendre...

Mme. DE ROSBELLE.

Le temps est cher, laissons les discours superflus.
De douze mille francs nous étions convenus ?

ROLIN.

Sans doute. Mais pour vous je dois être facile ;
Et si vous exigez...

Mme. DE ROSBELLE.

Je n'en veux que dix mille.

ROLIN.

Quoi...

Mme. DE ROSBELLE.

Mais il me les faut dès aujourd'hui.

ROLIN.

Comment ?

Aujourd'hui ?

Mme. DE ROSBELLE.

Dans une heure.

ROLIN.

Un pareil changement...

Mme. DE ROSBELLE.

Voyons, consentez-vous?

ROLIN.

Au moins veuillez permettre....

Mme. DE ROSBELLE.

Répondez.

ROLIN.

Si je puis...

Mme DE ROSBELLE.

Non, il faut me promettre.

ROLIN.

Eh bien donc, j'y consens; je dois vous contenter.

Mme. DE ROSBELLE.

J'aurai l'argent ce soir?

ROLIN.

Vous pouvez y compter;
Oui, j'ai déjà chez moi la moitié de la somme.

Mme. DE ROSBELLE.

Je respire!

ROLIN.

Pourtant je suis trop galant homme
Pour profiter ainsi, madame...

Mme. DE ROSBELLE.

Je vous croi...
Nous conviendrons de tout; venez, entrons chez moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, des papiers à la main.

Oui, je dois empêcher un semblable procès.
Mes soins près de mon oncle auront un plein succès.
M'expliquer franchement, c'est lui rendre service.
(Il met les papiers dans sa poche.)
Mais il faut au Baron d'abord que j'obéisse,
Que j'informe mon oncle... Il va se récrier,
Dire qu'on a grand tort d'oser se marier,
Plaisanter sur l'hymen, en combattre l'idée,
Et de ses quolibets me lâcher la bordée.
A soutenir ce choc je dois me tenir prêt.
Mais au fond, je le sais, il me porte intérêt;
Il souscrira sans peine au bonheur de ma vie.
Il ne soupçonne pas que j'adore Amélie:
S'il allait s'offenser de ma discrétion?
Il vaut mieux différer cette explication,
Obtenir son aveu pour l'hymen que j'espère,
Et prier le Baron de nommer mon beau-père:
Par sa présence au moins je serai soutenu.
(Comme il est près de la porte pour sortir, il voit entrer Rolin, et il revient sur ses pas.)

SCÈNE II.

ROLIN, HENRI.

ROLIN, sans voir Henri.

Allons, je suis tranquille, et tout est convenu.

HENRI, à part.

Quel est donc ce monsieur ?

ROLIN, de même.

Elle avait des scrupules ;

Mais j'ai su dissiper ces craintes ridicules.

HENRI, à part.

Il faut que je lui parle.

ROLIN, de même.

Allons, sans plus tarder...

HENRI.

Monsieur !

ROLIN.

Quelqu'un !

HENRI.

Un mot. Puis-je vous demander....

Pardon.... Vous connaissez madame de Rosbelle ?

ROLIN.

Qui ? moi, monsieur ?

HENRI.

Vous, oui ; vous sortez de chez elle.

ROLIN.

Ah ! vous étiez ici....

HENRI.

Depuis quelques instans.

ROLIN.

(A part.)

En effet... oui... je viens... Quel fâcheux contre-temps !

HENRI, à part.

Il paraît interdit.

ROLIN, à part.

Je ne sais que répondre.

HENRI, à part.

Mon aspect en ces lieux a semblé le confondre ;
Tâchons adroitement....

ROLIN, à part.

Ne nous trahissons pas.

HENRI.

Excusez-moi, monsieur, si je retiens vos pas.

ROLIN.

Monsieur...

HENRI.

Sur mes motifs gardez de vous méprendre.
Madame de Rosbelle, au moins j'ai cru l'entendre,
Vous estime beaucoup.

ROLIN.

Elle me fait honneur.

HENRI.

Accueillir ses amis est pour nous un bonheur.

ROLIN.

Ses amis?.... Il est vrai...., madame de Rosbelle,
Cette femme charmante, aimable autant que belle....
Je lui suis dévoué, je vous en fais l'aveu.

HENRI.

(A part.)

Ah ! je le crois sans peine. Il en parle avec feu.

(Haut.)

Vous la voyez souvent ?

ROLIN.

Le plus qu'il m'est possible.

HENRI.

Elle a cent qualités.

ROLIN.

Surtout elle est sensible.

HENRI.

Vous trouvez ?

ROLIN.

Ah ! monsieur, le cœur le plus aimant !...

HENRI.

Vous êtes bien instruit ; je vous fais compliment.

(A part.)

Peste de l'entrêtien !

ROLIN, à part.

Qu'est-ce donc qui le blesse ?

HENRI, à part.

Mais non, j'ai tort de craindre ; elle a trop de noblesse,

(Haut.)

De franchise... Monsieur, vous la jugez fort bién.

ROLIN.

Aussi pour la servir je ne ménage rien.

HENRI.

La servir ?

ROLIN.

Mais sans doute. Elle a pu reconnaître
Avec quel dévoûment...

HENRI.

J'ai deviné, peut-être !
C'est pour sa pension

ROLIN.

Non... Oui, sa pension,
Justement.

HENRI.

Ah ! monsieur, quelle obligation !

(A part.)

Oui, voilà ce que c'est. Allons, je suis tranquille.
Quelque homme en place.

ROLIN.

Heureux quand je puis être utile!

HENRI, à part.

Non, il est trop poli.

ROLIN.

Je crois vous l'avoir dit,
Je vois beaucoup de monde, et j'ai quelque crédit.

HENRI.

(À part.)

Oh! je n'en doute pas. Qui diable peut-il être?

(Haut.)

Nous serions tous, monsieur, ravis de vous connaître.
Si vous daigniez ici vous faire présenter...

ROLIN.

Cette invitation a de quoi me flatter.
Mais chez les financiers j'ai fort peu d'habitude;
Je fréquente des gens qui chérissent l'étude.
En ce brillant hôtel on n'admet volontiers
Que des agens de change et de riches banquiers;
Je serais auprès d'eux en mauvaise posture,
Moi qui fais mon bonheur de la littérature.

HENRI.

Ah!...

ROLIN.

Les lettres! les arts!...

HENRI.

J'entends à demi-mot;
Oui, vous êtes auteur.

ROLIN.

Auteur? moi? pas si sot!

HENRI.

Comment?

ROLIN, à part.

Je parlerais; sortons.

HENRI.

Un tel langage...

ROLIN.

Pardonnez, je ne puis m'arrêter davantage.

Enchanté d'avoir eu le plaisir de vous voir.
Je vous salue.

(En sortant il se rencontre avec Charles, qui entre.)

SCÈNE III.

HENRI, CHARLES.

HENRI.

Allons, je n'ai rien pu savoir !...
Mais j'outrage Amélie; et cette défiance...

CHARLES.

Ah! ah! dans ce salon tu donnais audience,
Cousin?

HENRI.

Moi?

CHARLES.

N'est-ce pas un de tes cliens?

HENRI.

Non.

CHARLES.

Quel est-il donc alors?

HENRI.

Je ne sais pas son nom.

CHARLES.

Il venait voir quelqu'un?

HENRI.

Madame de Rosbelle.

CHARLES.

Que dis-tu là? Comment! il sortait de chez elle?

HENRI.

A l'instant.

CHARLES.

Un jeune homme! assez bonne façon!
Elle qui ne reçoit personne! Quel soupçon!
Si c'était un amant!

HENRI.

Un amant! Tu supposes...

CHARLES.

Pourquoi pas? On a vu de plus étranges choses.

(Voyant entrer Dupré.)

Ah! mon père!

HENRI, à part.

Écartons un ridicule effroi :

Amélie est sincère, et son cœur est à moi.

SCÈNE IV.

HENRI, DUPRÉ, CHARLES.

CHARLES, à Dupré.

Te voilà bien pensif.

DUPRÉ.

(A lui-même.)

Ah! c'est toi? Sa surprise,

Son indignation...

CHARLES.

Peut-être une entreprise

Qui n'a pas réussi?

DUPRÉ.

Quelque chose à peu près.

CHARLES.

C'est un léger malheur.

DUPRÉ, à lui-même.

Inutiles regrets!

Je ne puis réparer ma fatale imprudence.

CHARLES.

Allons, de tes chagrins fais-nous la confidence.

HENRI.

En effet, qu'avez-vous?

DUPRÉ.

Mes amis, ce n'est rien ;
Préoccupation.

CHARLES.

On se distrait.

DUPRÉ.

Eh bien,
Je veux prendre sur moi, me faire violence.
(A part.)
Sa modestie au moins me répond du silence.
(Haut.)
Henri, tu m'attendais, je crois, pour me parler ?

HENRI.

Oui, mon oncle.

CHARLES.

Un secret ! Je pourrais vous troubler ;
Et par discrétion...

HENRI (1).

Où vas-tu donc ? Demeure.

CHARLES.

Non...

HENRI.

Reste.

CHARLES.

Tu le veux ?

HENRI.

Sans doute.

CHARLES.

A la bonne heure.

DUPRÉ.

Ça, de quoi s'agit-il ? voyons.

HENRI.

De vous prier...
Mon oncle,... je voudrais...

DUPRÉ.

Eh bien ?

---

(1) Dupré, Henri, Charles.

HENRI.

Me marier.

DUPRÉ.

Te marier?

HENRI.

Mais oui.

CHARLES.

Qui? toi?

HENRI.

Moi.

CHARLES.

Tu veux rire.

HENRI.

(A Dupré.)

Rien n'est plus sérieux. Si vous daignez souscrire...

DUPRÉ.

As-tu perdu l'esprit?

HENRI.

En aucune façon.

CHARLES.

T'enchaîner?

HENRI.

M'enchaîner.

DUPRÉ.

Mais, mon pauvre garçon,

Sais-tu bien ce que c'est que de prendre une femme?

HENRI.

Je m'en doute.

DUPRÉ.

Et ce mot ne glàce point ton âme?

HENRI.

Du tout. L'hymen me semble un état fort heureux.

CHARLES.

Est-ce que par hasard tu serais amoureux?

HENRI.

Tu l'as dit.

CHARLES.

Toi, l'espoir de la magistrature,

DUPRÉ.

Oui, je le sais, je peux m'en rapporter à toi.
Tu ne voudras former qu'un lien convenable :
Je t'ai connu toujours prudent et raisonnable.
Tu ne ressembles pas à monsieur ton cousin ;
Un fou!...

CHARLES.

Bien obligé, mon très-cher père.

DUPRÉ.

Enfin,
Si ton cœur est fixé, si cette jeune fille
Est vraiment vertueuse et de bonne famille,
J'approuve avec plaisir un tel engagement.

HENRI.

Votre aveu met le comble à mon contentement.

DUPRÉ.

Tu pardonnes, j'espère, à mes plaisanteries?
Tu dois être indulgent, puisque tu te maries.
Je suis un peu railleur, mais le cœur n'y perd rien :
Sois sûr que ton bonheur est nécessaire au mien.

HENRI.

Mon oncle!

CHARLES.

Épouse donc ; et que Dieu te protège!

DUPRÉ.

Je plains son avenir, pourtant ; car, le dirai-je?
Lorsque l'on est sans bien...

CHARLES.

Tu plaisantes, je crois.
A tes bontés Henri n'a-t-il donc pas des droits?
Sans bien! quand nous avons une immense fortune?
Cette richesse-là lui doit être commune :
Il est ton second fils, traite-le comme moi.

HENRI.

Charles!

DUPRÉ.

Bien, mon ami, je suis content de toi.
Mais ma fortune un jour doit être ton partage;
Toi-même à ton cousin fais donc un avantage.
Que veux-tu lui donner? voyons.

CHARLES.

Mais... je ne sais.

DUPRÉ.

Dis.

CHARLES.

Trois cent mille francs?

DUPRÉ.

J'y consens.

CHARLES.

Est-ce assez?

HENRI.

C'est trop! Si ma prière est de vous entendue...

CHARLES.

Du silence, avocat, la sentence est rendue.

DUPRÉ.

Et sans appel.

CHARLES.

Il faut, ce point est important,
Que tu puisses toujours être en argent comptant.
Car, s'il arrive encor qu'un trop barbare père
Loin de son coffre-fort repoussé ma misère,
En cette extrémité, je te donne ma foi
De n'emprunter jamais à nul autre que toi.

DUPRÉ.

Préférence flatteuse!

CHARLES.

Et qui n'est accordée
Que par...

DUPRÉ.

Laissons cela. La chose est décidée;
Venons à mon procès, et voyons entre nous...

CHARLES.

Un procès ! je me sauve. Adieu, futur époux.
Sous les lois de l'hymen c'est l'amour qui t'appelle ;
Et je cours à ma tante en porter la nouvelle.

SCÈNE V.

DUPRÉ, HENRI.

DUPRÉ.

Eh bien donc, ce procès, tu l'as examiné ?

HENRI.

Avec attention.

DUPRÉ.

Es-tu déterminé ?
Trouves-tu quelque force aux raisons qu'on m'oppose ?

HENRI.

Non ; vous êtes certain de gagner votre cause.

DUPRÉ.

Ah ! je le savais bien !

HENRI.

Oui ; mais vous m'en croirez,
Je l'espère du moins, et vous transigerez.

DUPRÉ.

Transiger !

HENRI.

Il le faut.

DUPRÉ.

Non, c'est une faiblesse...

HENRI.

Prescrite par l'honneur et la délicatesse.

DUPRÉ.

Qu'est-ce à dire ?

HENRI.

Je parle avec sincérité,
Mon oncle ; je vous dois toute la vérité.

La comtesse des Tours, votre partie adverse,
Contre qui, sans pitié, votre rigueur s'exerce,
D'un pur défaut de forme est victime aujourd'hui.
Veuve, et dans ses malheurs, sans conseil, sans appui,
Quelques formalités par les lois exigées,
Il est trop vrai, par elle ont été négligées;
Mais de sa bonne foi tout ici vous répond;
En perdant son procès, elle a bon droit au fond.
A vos vrais intérêts ne soyez point rebelle :
Si les lois sont pour vous, la justice est pour elle.

DUPRÉ.

Je ne veux rien entendre à ces subtilités.

HENRI.

A votre propre cœur en vain vous résistez :
Ne consultez que lui, que lui seul vous conseille;
Aux avis de l'orgueil osez fermer l'oreille;
Transigez, l'équité vous en fait un devoir.

DUPRÉ.

Une femme insolente!...

HENRI.

Elle est au désespoir.

DUPRÉ.

Il n'est plus temps; trop loin elle a poussé l'audace.
M'insulter! s'oublier jusques à la menace!...
Quoi! quand des souverains réclament mon secours,
Quand je fais le destin des peuples et des cours,
Une mince comtesse...

HENRI.

Eh! qu'importe son titre?
Son sort dépend de vous, vous en êtes l'arbitre.
Voulez-vous, l'accablant, pour de vils intérêts...

DUPRÉ.

Je veux gagner ma cause... et nous verrons après.

HENRI.

Mais, l'honneur vous le dit, votre cause est inique.
Craignez du moins, craignez l'opinion publique.
La vanité vous offre un appât suborneur :
En gagnant son procès, on peut perdre l'honneur.

DUPRÉ.

Henri !

HENRI.

De mes discours excusez la franchise.

DUPRÉ.

Elle me lasse, enfin. Qu'un seul mot te suffise :
Je ne veux pas céder, et tes efforts sont vains.
Les pièces du procès sont toutes en tes mains ;
A remplir mon espoir que ton cœur se résigne.

HENRI.

Qui ? moi ! de vos bontés que je me rende indigne !...
Je ne puis du devoir déserter les sentiers,
Je ne puis vous trahir !... Reprenez ces papiers ;
Je ne plaiderai pas.

DUPRÉ.

Quoi !...

HENRI.

Je le dis encore,
Ce procès odieux vous perd, vous déshonore.
Et je pourrais servir votre ressentiment !
De cette iniquité je serais l'instrument !
Non, mon amour pour vous accroît ma résistance ;
Vos projets n'auront point ma coupable assistance :
Qu'au pied des tribunaux d'autres guident vos pas ;
Mais moi, votre neveu, je ne plaiderai pas.

DUPRÉ.

Ah ! c'en est trop, enfin ! ton audace obstinée...
Écoute, je t'accorde encor cette journée ;

Mais si je ne parviens à vaincre tes refus,
J'abandonne un ingrat, et ne te connais plus.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

HENRI, seul.

Quoi! l'orgueil à ce point le domine et l'emporte!
Je perds son amitié, quand mon zèle... N'importe,
J'ai rempli mon devoir, et son ressentiment...

SCÈNE VII.

HENRI, Mme. DORFEUIL.

Mme. DORFEUIL.

Ah! vous voilà, Henri? je vous fais compliment;
Charles m'a tout conté. Pour votre mariage,
Dupré... Mais qu'avez-vous? et ce morne visage...

HENRI.

Un instant a suffi pour briser mon espoir.
Mon oncle est furieux, et ne veut plus me voir.

Mme. DORFEUIL.

Allons! encore un trait de sa bizarrerie!
Mais expliquez-moi donc...

HENRI.

Excusez, je vous prie;
Tantôt vous saurez tout.

Mme. DORFEUIL.

Eh bien, soit. Mais aussi
Rassurez-vous; pourquoi vous affecter ainsi?
Nous ferons votre paix.

HENRI.

Oui, mon cœur se confie
A la tendre amitié...

Mme. DORFEUIL.

J'aperçois Amélie;
Laissez-nous un moment.

HENRI.

Mais ne lui dites rien
Du débat...

Mme. DORFEUIL.

Soit.

HENRI.

Moi-même à l'instant je revien
Pour lui tout avouer.

Mme. DORFEUIL.

Vous?

HENRI.

Je le dois, ma tante.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

Mme. DE ROSBELLE, Mme. DORFEUIL.

Mme. DE ROSBELLE, un papier à la main.

Non, ce n'est pas cela; je ne suis pas contente...
Ciel!... Ah! c'est vous?

Mme. DORFEUIL.

Eh bien, vous avez vu Dupré?

Mme. DE ROSBELLE.

Les fonds me sont promis.

Mme. DORFEUIL.

Tout est donc réparé.
Ma prière aurait eu moins d'effet que la vôtre.
Mon frère a consenti!

Mme. DE ROSBELLE.

Votre frère..., ou quelque autre,
Il n'importe; ce soir vous aurez votre argent.

Mme. DORFEUIL.

Quoi! n'est-ce pas lui...?

Mme. DE ROSBELLE.

Non. En ce besoin urgent,
A lui parler d'emprunt je n'ai pu me soumettre;
J'ai craint de me troubler et de vous compromettre.
Sans son appui je peux vous tirer d'embarras.

Mme. DORFEUIL.

Comment?

Mme. DE ROSBELLE.

Par un moyen où je ne songeais pas.

Mme. DORFEUIL.

Lequel?

Mme. DE ROSBELLE.

Quelqu'un de riche... un ami de mon père.

Mme DORFEUIL.

Ah! combien je vous dois!

Mme. DE ROSBELLE.

Laissons cela, ma chère;
C'est tout simple, et pour moi vous en feriez autant.

Mme DORFEUIL.

De grand cœur! Mais il faut que j'écrive à l'instant
A mon agent de change. Adieu, ma bonne amie.
Me voilà corrigée, et pour toute la vie.

SCÈNE IX.

Mme. DE ROSBELLE, seule.

Je ne savais d'abord quel prétexte donner!...
Elle me croit; son cœur est loin de soupçonner;

Le motif... Ah ! gardons qu'aucun ne le pénètre !..
Je suis seule ; à Rolin j'ai promis cette lettre ;
Voyons. Oui, ce passage est sans expression.....
Je voudrais plus de trouble et plus d'émotion....
Je le sens, c'est un rien, un mot qui m'embarrasse.....
Si je changeais.... Mais non, ce tour n'a point de grâce ;
Je dois trouver.... Peut-être assez bien jusque-là ;
Mais la transition... il faudrait... m'y voilà !....
Je dois tout mon talent à l'amour qui m'enflamme ;
Ce mot que je cherchais est sorti de mon âme !
Écrivons.

(Elle se met à une table et écrit.)

Cher Henri, c'est en pensant à toi
Que j'ai tracé ces mots...

SCÈNE X.

Mme. DE ROSBELLE, HENRI.

HENRI.

C'est elle que je voi !...
Elle écrit !.. Mon aspect la gênerait, peut-être ;
Éloignons-nous..... Pourtant je voudrais bien connaître...
C'est une lettre !...

Mme. DE ROSBELLE.

Bien ! relisons au plus tôt.

(Elle lit.)

« Quelle soirée délicieuse j'ai passée hier ! Que les in-
» stans où je vous vois sont doux, mais qu'ils s'écoulent
» promptement, mon cher Gustave ! »

HENRI.

Gustave ! N'est-ce pas le monsieur de tantôt ?...
Oui, ce nom-là, je crois, a frappé mon oreille.
Quel soupçon !

Mme. DE ROSBELLE.

(Elle lit.)

« On me croyait au spectacle ; et ce n'est pas sans peine
» que j'ai pu me rendre chez la discrète amie qui protége
» notre amour. »

HENRI.

Notre amour ! Je ne sais si je veille !

Mme. DE ROSBELLE.

Henri !....

HENRI.

Parlez, madame ; et sans déguisement....

Mme. DE ROSBELLE.

Ah ! fuyons !

HENRI.

Non, restez.

Mme. DE ROSBELLE.

Pardon... En ce moment....
Je ne saurais....

HENRI.

D'un mot dépend ma destinée.

Mme. DE ROSBELLE.

Oui, je vous parlerai.... tantôt.... dans la journée...
Ah ! je me trahirais ! sortons.

SCÈNE XI.

HENRI, seul.

Madame !... O Dieu !
Elle s'éloigne... Allons, sa fuite est un aveu !
Sa lettre.... Oui, chaque mot prouve sa perfidie.

« On me croyait au spectacle.... »

Hier... à l'Opéra... Justement !... Amélie !...
Ses entretiens secrets, son air mystérieux,

Les messages fréquens qui fatiguaient mes yeux,
Tout s'explique à présent... Une coupable ligue...
Je vois tout; c'est Préval qui conduit cette intrigue!
J'en étais averti par un instinct secret;
Oui, cent fois mes soupçons....

SCÈNE XII.

HENRI, PRÉVAL.

HENRI.

C'est vous, agent discret?

PRÉVAL.

Qu'est-ce donc?

HENRI.

Venez-vous pour m'abuser encore?

PRÉVAL.

Moi?

HENRI.

Je sais vos complots.

PRÉVAL.

En vérité j'ignore...

HENRI.

Inutiles détours.

PRÉVAL.

D'où naît votre courroux?

HENRI.

Quoi! Gustave, monsieur, n'est pas connu de vous?
Parlez.

PRÉVAL.

Gustave!

HENRI.

Ah! ah! ce nom vous déconcerte.

PRÉVAL.

Vous savez...

HENRI.

Je sais tout; la fourbe est découverte.

PRÉVAL.

Quoi ! Vous avez appris...

HENRI.

Qu'on m'a long-temps joué.

PRÉVAL.

Madame de Rosbelle...

HENRI.

Elle a tout avoué.

PRÉVAL.

En ce cas, à mon tour il faut que j'en convienne.

HENRI.

A votre âge ! un ami !

PRÉVAL.

Quelle faute est la mienne ?

HENRI.

Vous me le demandez ?... Mais je voudrais savoir
Où vous avez été tous deux hier au soir.

PRÉVAL.

Au concert.

HENRI.

Au concert ?

PRÉVAL.

Oui.

HENRI.

Vous avez l'audace...

PRÉVAL.

Eh bien, n'en parlons plus.

HENRI.

Me soutenir en face...

PRÉVAL.

D'accord.

HENRI.

Vous n'étiez point hier à l'Opéra ;
Avouez.

PRÉVAL

J'avoûrai tout ce qu'il vous plaira ;
Pourtant...

HENRI.

J'en étais sûr ! on écoutait Gustave !

PRÉVAL.

Quel rapport trouvez-vous...

HENRI.

On m'insulte ! on me brave !...
Vous seul de me tromper lui donniez le moyen.

PRÉVAL.

Je l'ai dû ; vous savez qu'elle a fort peu de bien.

HENRI.

Comment !...

PRÉVAL.

Oui, c'est à tort qu'un pareil goût vous blesse ;
Quelle femme, après tout, n'a pas une faiblesse ?
La sienne est excusable.

HENRI.

Ah !...

PRÉVAL.

Point d'emportement.

HENRI.

Préval !...

PRÉVAL.

En vérité, son Gustave est charmant.

HENRI.

Quoi ! vous raillez encor !

PRÉVAL.

Pas du tout, je vous jure.

HENRI.

Je ne puis pardonner cette dernière injure.
Tous liens entre nous sont rompus désormais,
Et gardez-vous, monsieur, de me parler jamais.

PRÉVAL.

Henri !...

HENRI.

Non, laissez-moi.

PRÉVAL.

Mais je ne puis comprendre...

HENRI.

Il suffit.

PRÉVAL.

Écoutez.

HENRI.

Je ne veux rien entendre.

PRÉVAL.

De grâce...

HENRI, en sortant.

Épargnez-vous des discours superflus.

PRÉVAL, en sortant.

Qu'il s'arrange ! Pour moi je ne m'en mêle plus.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, DUPRÉ.

CHARLES.

Quoi! faire à mon cousin une scène pareille !

DUPRÉ.

Mais c'est sa faute aussi.

CHARLES.

Fort bien ! je te conseille
De l'accuser encor de tes emportemens.

DUPRÉ.

Il me devait au moins quelques ménagemens.

CHARLES.

C'est-à-dire, il devait encenser ta faiblesse ;
Car, vous autres Crésus, la vérité vous blesse ;
Vous ne voulez souffrir que des admirateurs.
Vous êtes tout-puissans, il vous faut des flatteurs !
C'est trop juste.

DUPRÉ.

Est-ce ainsi que l'on parle à son père ?

CHARLES.

Allons, vais-je à mon tour essuyer ta colère ?
Mais là, sans nous fâcher, soyons de bonne foi,
Henri t'a résisté par intérêt pour toi.
Tu sais l'attachement, le respect qu'il te porte ?

DUPRÉ.

Oui, je lui rends justice.

CHARLES.

Et tu vas de la sorte...

DUPRÉ.

Il suffit; oublions tout ce qui s'est passé.
Je chéris ton cousin, et, si je l'ai blessé,
J'ai tort.

CHARLES.

Défais-toi donc de l'humeur inégale...

DUPRÉ.

Finissons.

CHARLES.

Non, je veux te faire la morale.

DUPRÉ.

Quel précepteur!

CHARLES.

Essaye, et je suis assuré...

DUPRÉ.

Oui? voyons.

CHARLES.

M'y voici : Mon cher monsieur Dupré,
Une immense fortune a trop enflé votre âme,
La moindre résistance aussitôt vous enflamme,
Vous voulez contre tous avoir toujours raison,
Et, pour comble d'horreur, mesquin hors de saison,
D'un fils, à tous égards digne de récompenses,
On vous voit, sans pitié, contrôler les dépenses!
Mon cher monsieur Dupré, tout cela n'est pas bien.
Croyez-moi, profitez de mon sage entretien;
Dans autrui désormais accueillez la franchise,
Permettez quelquefois que l'on vous contredise,
Surtout à votre fils accordez largement
Des fonds lorsqu'il en manque, et vous serez charmant.

DUPRÉ.

Peut-on porter plus loin l'oubli des convenances ?...
J'ai donné lieu moi-même à ces impertinences,
Je l'avoue ; et toujours trop indulgent pour toi...

CHARLES.

Non, ne te repens pas d'être bon avec moi.
Si je suis étourdi, ne deviens pas sévère.
Tu n'en saurais douter, je t'aime et te révère :
De mes discours ton cœur ne peut être troublé ;
Je ne pense jamais qu'après avoir parlé.

DUPRÉ.

Tête folle !

CHARLES.

La paix est faite ?

DUPRÉ.

Mais j'oublie
Qu'il faut qu'avec Henri je me réconcilie.

CHARLES.

Fort bien. Hé ! Picard !

DUPRÉ.

Oui, qu'on le fasse appeler.

CHARLES, au domestique qui est entré.

Priez monsieur Henri de venir nous parler.

(Le domestique sort.)

Tu n'imagines pas le plaisir que j'éprouve.
Ce cher cousin !

SCÈNE II.

CHARLES, LE BARON, DUPRÉ.

LE BARON.

Tous deux à propos je vous trouve,
Messieurs. Pour mes amis je n'ai point de secret ;

Vous daignez à mon sort prendre quelque intérêt ;
Je viens vous annoncer une bonne nouvelle.

DUPRÉ.

Vous m'en voyez ravi, Baron.

CHARLES.

Et quelle est-elle ?

LE BARON.

Je reçois du ministre un billet à l'instant.

DUPRÉ.

Ah ! que dit ce billet ?

LE BARON.

J'ai lieu d'être content ;
Il promet au delà de ce que je désire.
Mais j'aurai plutôt fait, je crois, de vous le lire.

(Il lit.)

« J'arrive du château, mon vieux camarade. Vos ser-
» vices, non plus que ceux de feu M. de Rosbelle, ne sont
» point oubliés, et ils doivent être récompensés. Il faut
» donc, si vous ne voulez pas qu'on vous accuse d'un or-
» gueil déplacé, que vous demandiez quelque chose, soit
» pour vous, soit pour le gendre que madame votre fille
» voudra vous donner.

» Venez déjeuner demain avec moi, nous causerons de
» tout cela. »

CHARLES.

Je vous fais compliment.

DUPRÉ.

Voilà l'occasion
D'obtenir des honneurs.

LE BARON.

J'ai peu d'ambition ;
Mais je dois cependant songer à ma famille.
Je vais de tout ceci faire part à ma fille.

Ce billet est pour elle un grand événement ;
Et vous pardonnerez à mon empressement.

SCÈNE III.

CHARLES, DUPR

CHARLES.

Le Baron me paraît bien protégé.

DUPRÉ.

Sans doute,
Des honneurs sous ses pas on aplanit la route.
Le ministre lui porte un véritable amour.

CHARLES.

Il obtiendra peut-être une charge à la cour.

DUPRÉ.

Ou le titre de Pair, transmissible à son gendre.

CHARLES.

Tu crois ?

DUPRÉ.

Il est Baron, à tout il doit prétendre :
Tu peux en être sûr.

CHARLES.

Comment ? Que dis-tu là ?
Transmissible à son gendre.

DUPRÉ.

Eh ! qu'est-ce que cela ?
Un brillant esclavage, une chaîne assez belle.

CHARLES.

L'époux que choisira madame de Rosbelle
Sera probablement un homme de grand nom ?

DUPRÉ.

Ou fort riche, plutôt.

CHARLES.

Roturier ?

DUPRÉ.

Pourquoi non?
Le bon sens a détruit un gothique scrupule;
Les titres, sans argent, ne sont qu'un ridicule.
Les roturiers, ce sont les gens qui vont à pié.

CHARLES.

Aux plus nobles alors tu peux être allié.
Amélie aisément nous serait accordée :
Si je l'épousais?

DUPRÉ.

(A part.)

Toi?... Que dit-il?... Quelle idée!...
Si, moi-même...

CHARLES.

En faveur de ce charmant lien
J'obtiendrais quelque titre, et cela sied fort bien.

DUPRÉ, à part.

Aux dignités d'abord un tel hymen m'appelle.

CHARLES.

Puis, je suis amoureux.

DUPRÉ, à part.

J'ai des torts envers elle.

CHARLES.

Et l'amour, sans l'hymen, ne doit rien espérer.

DUPRÉ, à part.

En demandant sa main je puis tout réparer.

CHARLES.

Eh bien, que penses-tu?

DUPRÉ.

Que c'est une folie.

CHARLES.

Pourquoi cela?

DUPRÉ.

Ton âge...

CHARLES.

Eh ! qu'importe ?

DUPRÉ.

Amélie

Ne saurait consentir...

CHARLES.

Nous verrons.

DUPRÉ.

J'en suis sûr.

Il lui faut pour époux quelqu'un d'un âge mûr,
Un homme raisonnable.

CHARLES.

Oui, comme toi, peut-être ?

DUPRÉ.

Sans doute.

CHARLES.

En mon esprit quel soupçon vient de naître !
Voudrais-tu l'épouser ?

DUPRÉ.

Eh ! mais...

CHARLES.

Expliquons-nous.

DUPRÉ.

Ce nœud serait sortable, au moins.

CHARLES.

Toi, son époux ?
Toi ?

DUPRÉ.

Pourquoi pas ?

CHARLES.

Jamais ! non...

DUPRÉ.

Consens à m'entendre.

Réfléchis ; à sa main tu ne saurais prétendre ;
Le Baron voulût-il même te l'accorder,

Au ministre pour toi que peut-il demander?
Si jeune, quels emplois veux-tu qu'on te confie?
Ton éducation n'est pas encor finie.
De l'esprit, des moyens; mais tu n'es jusqu'ici,
Il faut en convenir, qu'un aimable étourdi.
Tu courtisais par ton madame de Rosbelle;
La seule ambition te parle encor pour elle.
L'éclat des dignités a paru te toucher,
Et dans ton intérêt je les vais rechercher :
Je t'ouvrirai la route en servant la patrie;
C'est pour te l'assurer que je veux la pairie :
Tu désires un titre, et tu seras titré;
Je serai comte, et toi vicomte de Dupré.

CHARLES.

Eh! que me font à moi les titres, les pairies?
Je ne souffrirai pas que tu te remaries.

DUPRÉ.

Ton bonheur et le mien....

CHARLES.

On se rirait de toi.

DUPRÉ.

Mais, mon fils...

CHARLES.

Mais, mon père!.. Enfin, chacun pour soi.

DUPRÉ.

Un tel langage....

CHARLES.

Non, s'il faut être sincère,
Vois-tu? je ne veux pas avoir de belle-mère.
Cet hymen me déplaît.

DUPRÉ.

Achève, et, sans détour,
Dis qu'à tes intérêts il pourrait nuire un jour.

CHARLES.

Qu'oses-tu supposer ? Moi, ce calcul infâme !...
Ce soupçon est affreux, il révolte mon âme !
Un sentiment si bas ne m'occupa jamais.
Ta fortune est à toi ; donne, engage, promets,
Qu'importe ? mais qu'au moins ton amitié me reste.

DUPRÉ.

Embrasse-moi, mon fils.

CHARLES.

Oui, mon cœur te l'atteste,
Ton bonheur fut toujours le premier de mes vœux.
L'hymen peut l'assurer ? forme de nouveaux nœuds.
J'ai su le deviner, tu chéris Amélie ;
Demande, obtiens sa main, c'est moi qui t'en supplie :
Pour elle, pour les siens montre-toi généreux ;
Je serai riche assez, si je te vois heureux.

DUPRÉ.

Va, je sens tout le prix d'un pareil sacrifice ;
Mais si ce mariage...

CHARLES.

Il faut qu'il s'accomplisse ;
J'y suis intéressé, maintenant, plus que toi.
Amélie au plus tôt doit recevoir ta foi ;
J'y compte, je l'exige ; et l'on verra, j'espère,
Un fils danser gaîment aux noces de son père.

DUPRÉ.

Ton bon cœur....

CHARLES.

Ah ! laissons les discours sérieux ;
Au jour d'un mariage on doit être joyeux.
Tout est dit ; désormais le plaisir nous réclame ;
Et je vais m'occuper de ton épithalame.

SCÈNE IV.

CHARLES, DUPRÉ, HENRI.

HENRI.

Mon oncle, je me rends à vos ordres.

CHARLES.

Ah! viens,
Mon cher; de tes talens tu soutiendras les miens.

DUPRÉ.

Henri, lorsqu'à l'honneur tu te montrais fidèle,
J'ai par des duretés tantôt payé ton zèle :
Ma conduite à venir expîra ces excès.

HENRI.

Je vous retrouve, enfin!

DUPRÉ.

Et quant à mon procès,
A l'exacte équité je prétends satisfaire :
Comme tu l'entendras termine cette affaire.

HENRI.

Votre amitié, mon oncle, est un bienfait pour moi :
En ce moment surtout j'en ai besoin!

CHARLES.

Eh quoi!
Quel ton tragique! Allons, tout s'oublie et s'arrange.
Moi je vais t'annoncer une nouvelle étrange,
Un fait inattendu, merveilleux, surprenant,
Et dont je doute encor, même en te l'apprenant.

HENRI.

Quoi donc?

CHARLES.

Tantôt mon père a, sur ton mariage,
Exercé sans pitié son malin persifflage;
Eh bien, prends ta revanche, et persiffle à ton tour.

HENRI.

Mon oncle....

CHARLES.

Comme toi, mariage d'amour!

DUPRÉ.

Rien encor...

CHARLES.

La future est jeune, aimable, belle,
Charmante, et c'est enfin madame de Rosbelle.

HENRI.

Madame de Rosbelle?

CHARLES.

Oui; n'a-t-il pas bon goût?
Dis?

HENRI.

(A part.)

Sans doute... en effet... Que m'importe, après tout?

(Haut.)

Nos liens sont rompus.... La chose est décidée?

DUPRÉ.

Eh! non; ce n'est encor qu'un projet, une idée.
Amélie....

HENRI.

Est à vous, dès que vous parlerez;
Sur son cœur, le plus riche a des droits assurés.

DUPRÉ.

Il est vrai, la fortune est un titre.

HENRI.

A merveille!
Épousez-la, mon oncle, oui, je vous le conseille.

(A part.)

Ce Gustave du moins ne l'emportera pas.

CHARLES.

Tu vois, c'est son avis. Allons, plus de débats;
Il faut conclure.

DUPRÉ.

Mais....

CHARLES.

Eh! que peux-tu me dire?
Tu le veux, je le veux, mon cousin le désire,
Nous le souhaitons tous, tout le monde est d'accord;
Il faut brusquer la chose, et terminer d'abord.

DUPRÉ.

Toujours extrême en tout! et ton humeur légère...

CHARLES.

Voici fort à propos Amélie et son père.

HENRI, à part.

C'est elle!

CHARLES.

Justement ma tante est avec eux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, Mme. DE ROSBELLE, Mme. DORFEUIL (1).

LE BARON.

Ce billet, de ma fille a comblé tous les vœux.
L'espoir qui m'est permis change son existence.

HENRI, à part.

Peut-elle bien encor soutenir ma présence!

CHARLES, à son père.

Allons, parle.

DUPRÉ, à Charles.

Il faut voir, examiner...

(1) Le Baron, Mme. Dorfeuil, Mme. de Rosbelle, Charles, Dupré, Henri.

CHARLES, à Dupré.

Pourquoi?

Tu fais l'enfant? Eh bien, je vais parler pour toi.

(Haut.)

Madame...

DUPRÉ.

Arrête!

CHARLES.

Non; j'aurai de l'éloquence.
Madame, un étourdi de votre connaissance,
Et de la mienne, osa vous présenter ses vœux,
Vous fatigua long-temps de ses tendres aveux:
Maintenant il avoue, abjurant sa folie,
Qu'il ne mérite pas d'obtenir Amélie;
Mais, en sa place, il veut vous offrir un époux
Et plus recommandable et plus digne de vous.
C'est un homme veuf, riche, aimable, jeune encore;
Il a cent qualités, enfin il vous adore;
Et l'hymen avec lui, je connais bien son cœur,
Sur vos pas à jamais doit fixer le bonheur.
Ce nouveau prétendant du premier est le père;
D'un jeune extravagant soyez la belle-mère;
Et dans cet étourdi, léger, présomptueux,
Vous trouverez un fils tendre et respectueux.

Mme. DORFEUIL.

Mon beau-frère!

LE BARON.

Dupré!

Mme. DE ROSBELLE.

Ce que je viens d'entendre....

DUPRÉ (1).

Cette brusque demande a de quoi vous surprendre,
Madame; pardonnez à son zèle indiscret;

---

(1) Charles passe à l'extrême gauche du théâtre.

Mais je ne démens pas l'aveu qu'il vous a fait.
Consentez; par l'hymen enchaînés l'un à l'autre,
Je mettrai mon bonheur à m'occuper du vôtre.
Il deviendra le but de mes constans efforts,
Et j'emploîrai ma vie à réparer mes torts.

LE BARON.

Des torts?

CHARLES.

Tu n'en as pas.

Mme. DE ROSBELLE.

Pour moi je les ignore.
L'offre de votre main et me flatte et m'honore;
Mais un motif puissant... Oui, veuillez m'excuser...
Mon père en est instruit... Je ne peux disposer...

LE BARON.

Pourquoi cet embarras? Crains-tu d'être sincère?
Une entière franchise est ici nécessaire.
(A Dupré.)
Monsieur, votre recherche est pour nous un honneur;
Mais ma fille a déjà disposé de son cœur.

DUPRÉ.

Quoi? madame....

CHARLES.

Achevez; quel rival vient détruire
L'espoir....

LE BARON, désignant Henri.

Tenez, monsieur pourra vous en instruire.

CHARLES.

Henri?

DUPRÉ.

Mon neveu?

CHARLES.

Quoi! Se peut-il en effet
Que ce soit.....

LE BARON.

C'est lui-même.

CHARLES.

Ah! le tour est parfait!
Et nous qui soupirions!..

Mme. DORFEUIL.

Voilà tout le mystère,
Messieurs; de leur secret j'étais dépositaire.

CHARLES, à Henri.

Sournois!

DUPRÉ, à part.

Elle l'aimait!

CHARLES, à Henri.

Tu nous mets en défaut!

DUPRÉ, à part.

Je ne m'étonne plus du courroux de tantôt :
Oui, tout s'explique.

CHARLES, à Henri.

Un rien te trouble et t'embarrasse.

DUPRÉ.

Il faut m'exécuter au moins de bonne grâce.
Henri, de ton bonheur je dois être jaloux;
C'est toi qu'elle préfère!.. Eh bien, sois son époux.
Que l'aspect d'un rival n'ait rien qui t'importune;
Il se charge du soin d'assurer ta fortune.
Oui, ton cousin et moi, nous voulons....

HENRI.

Arrêtez,
Mon oncle; je n'ai plus besoin de vos bontés :
L'hymen dont vous parlez ne saurait se conclure.

Mme. DE ROSBELLE.

Ciel!

Mme. DORFEUIL.

Que dit-il?

DUPRÉ.

Comment?

CHARLES.

Quelle étrange aventure!

LE BARON.

Expliquez-vous, monsieur, j'ai droit de l'exiger.

DUPRÉ.

Henri!...

HENRI.

Ce n'est pas moi qu'il faut interroger.
Consultez votre fille, apprenez de madame
Comment un autre amour m'a chassé de son âme.

CHARLES.

Un quatrième amant! c'est à n'en plus finir!

LE BARON.

Quel discours!

Mme. DE ROSBELLE.

Il le croit!

DUPRÉ.

Je n'en puis revenir.

LE BARON.

Finissons, s'il vous plaît; divulguez sans remise
Le motif...

HENRI.

A propos, le sort me favorise;
Et monsieur que voilà....

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, PRÉVAL, ROLIN.

ROLIN.

Du monde! éloignons-nous.

HENRI.

Restez, monsieur Gustave, on a besoin de vous ;
Venez.

ROLIN.

Comment ?

Mme. DE ROSBELLE.

Rolin !

LE BARON.

Quelle est cette figure ?

CHARLES.

Eh ! c'est notre monsieur ! c'est lui !

ROLIN, à Henri (1).

Je vous conjure....

HENRI.

N'avez-vous pas reçu de madame, aujourd'hui,
Une lettre ?

ROLIN.

Une lettre ?

HENRI.

On le sait.

ROLIN.

On sait... ?

PRÉVAL.

Oui.

ROLIN.

Elle m'était promise ; et mon impatience...

HENRI.

Eh bien ! vous l'entendez !... Trahir ma confiance !..

LE BARON.

Mais enfin....

HENRI.

C'est assez ; et puisque dans ce jour

(1) Préval, le Baron, Mme. Dorfeuil, Mme. de Rosbelle, Rolin, Henri, Dupré, Charles.

C'est sur vous que madame a fixé son amour,
Vous pouvez l'épouser.

ROLIN.

L'épouser? Et ma femme?

HENRI.

Vous êtes marié?

ROLIN.

Sans doute.

HENRI.

C'est infâme!

LE BARON.

Si j'y comprends un mot....

DUPRÉ.

Que veut dire ceci?

ROLIN.

Ça, monsieur, suis-je donc votre jouet, ici?

CHARLES.

Mais qui donc êtes-vous?

PRÉVAL.

C'est Rolin, le libraire.

HENRI.

Le libraire?

PRÉVAL.

Mais oui; vous connaissez l'affaire.
C'est pour Gustave.

HENRI.

Eh bien?

PRÉVAL.

Monsieur est l'éditeur
De ce joli roman dont madame est l'auteur.

HENRI.

Éditeur!

LE BARON.

Un roman !

DUPRÉ.

Auteur !

Mme. DORFEUIL.

Vous, Amélie?

CHARLES.

Par ma foi, je m'y perds.

Mme. DE ROSBELLE.

Il est vrai, mon amie.

HENRI.

Qu'ai-je fait !

ROLIN.

Et je viens compter dix mille francs,
Prix convenu....

Mme. DORFEUIL.

Qu'entends-je ?.. Oui, je vois, je comprends....
Cette somme...

Mme. DE ROSBELLE.

Arrêtez !

Mme. DORFEUIL.

Votre amitié constante...
C'était pour me sauver !

CHARLES.

Bon ! à présent ma tante !
Nouvel amphigouri (1) !

LE BARON.

Du moins expliquez-nous....

HENRI, à Amélie.

Ah! qui vous soupçonna n'est plus digne de vous,

---

(1) Rolin passe à l'extrême droite du théâtre.

Je le sens ; j'ai rendu mon pardon impossible :
J'outrageai votre cœur, il doit être inflexible.

Mme. DE ROSBELLE.

Croyez-vous ?

(Après un mouvement de reconnaissance de Henri.)

A présent, acceptez-vous ma main ?

HENRI.

O ciel ! tout mon bonheur....

Mme. DE ROSBELLE.

Réfléchissez, enfin,
Car une femme auteur....

HENRI.

Ah ! grâce ! grâce entière !

LE BARON.

Ah ! ça, dites-nous donc...

Mme. DE ROSBELLE.

Vous saurez tout, mon père.
Chacun doit pardonner; tout le monde a des torts.

DUPRÉ.

Du repentir aussi.

Mme. DORFEUIL.

Des regrets.

HENRI.

Des remords.

LE BARON.

Vous me feriez damner avec un tel langage.

CHARLES.

C'est moi qui, par hasard, me trouve le plus sage.

Mme. DE ROSBELLE.

Mon père, tout ceci n'a rien de sérieux ;
Et pourvu que Henri trouve grâce à vos yeux....